

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 407 - SAMEDI, 20 FEVRIER 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES DISCIPLES D'EMAUS

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 20 FEVRIER 1892

SOMMAIRE

TEXTE. — Causerie : A la maison, par Benjamin Sulte. — Réponse à une correspondance littéraire, par Germain Beaulieu. — Bibliographie, par le Dr R. Chevrier et J. St.-Elme. — Poésies : Illusions, par E. Z. Massicotte ; Le poète : Sonnet, par J. B. Chatrian. — Un brave (nouvelle inédite), par J. de Lorde. — Nouvelles à la main. — Poésie : Qu'y vois-tu donc ? par Simon Bolivar. — La montagne de Montréal, par Auguste Bourbeau. — Nos gravures, par J. St.-E. et J. K. — Les merveilles de la science moderne, par A. L. Tourchot. — Notes et faits. — Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite). — Carmen (suite). — Choses et autres. — Jeux d'esprit : Problèmes d'Échecs et de Dames, énigmes.

GRAVURES. — Beaux-Arts : Les disciples d'Emaus. — Croquis d'hiver. — La marine française : Le nouveau cuirassé le "Neptune." — Beaux-Arts : La fête de Carlina.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LES GROS LOTS

Au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRE, les principaux lots ont été réclamés par les personnes suivantes :

Mme Raoul Bélisle, 1502, rue Sainte-Catherine, Montréal, \$50.00 ; M. Oscar Daoust, Saint-Hyacinthe, \$25.00 ; M. Urgel Arcand, 51, rue Champ-de-Mars, Montréal, \$15 ; M. Olivier Bryon, 45, rue Lusignan, Montréal, \$4 ; M. J. Beauchamp, 50, rue St-Louis, Côteau-St-Louis, \$2.00.

La liste complète des réclamants paraîtra dans le prochain numéro.

CAUSERIE

A LA MAISON

Une maison construite en pierre pour un homme riche, en brique pour un petit bourgeois, en bois pour un simple artisan, en crépi ou torchis pour le pauvre ouvrier, est toujours une boîte dans laquelle vit une famille.

Suivant le degré de fortune ou d'intelligence, les arrangements intérieurs sont plus ou moins variés, nombreux, compliqués, confortables, satisfaisants, incommodes, insuffisants, pompeux, hors de place, incomplets, à propos, etc.

La bâtisse représente l'enveloppe, le corps d'un homme, si vous voulez ; les appareils internes, les viscères, les organes essentiels, les boyaux, si cela vous plaît en cette comparaison.

Le fluide qui circule dans les veines et les artères de cet être matériel ; son estomac qui digère certaines matières, ses inconvénients et ses bien-être enfin, lui valent l'honneur d'être compté pour une bonne part dans notre existence. Nos besoins mutuels, maison et individu, se rencontrent à des points fixes. Nous ne saurions nous passer l'un de l'autre.

Depuis que la cabane du sauvage est disparue du Canada, la maison canadienne la remplace. Non pas la maison européenne ! Dieu nous a préservé de ce fléau : l'habitation des Canadiens est unique au monde.

*** Elle est commode, notre maison. Le climat, qui est la mère des inventions, a su nous inspirer. Du frais en été, de la chaleur en hiver, des glacières, de l'eau pure, de la lumière, des tapis partout, de grandes caves, de vastes greniers, des sofas moelleux, des chaises berçantes, trois robes de chambre, dix paires de pantouffles, des pianos qui jouent tout seuls—voilà la canne à Canada !

Nous avons été élevés à bien plus mince étoffe—mais on nous a mal élevés, c'est entendu. Les salons d'autrefois ne renfermaient que les meubles nécessaires ; à présent, ce sont des bazars de bric-à-brac,—aussi nous y brisons chaque jour quelque bibelot, comme ferait un éléphant dans un magasin de porcelaine.

Les femmes sont devenues des époussetteuses, des frôteuses, des peureuses, des envieuses, des soupçonneuses, des méticuleuses, à cause de ces mille riens qui nécessitent des égards, des attentions, des précautions, des soins, des tourments d'âme et d'esprit continuels. Qui nous délivrera de ces oripeaux !

Je n'en dirai pas davantage, puisqu'un bon coup de pied à travers tous ces petits non-sens, pourrait régler l'affaire.

Même dans les arrangements dont vous tirez du bien-être, il y a des sources de craintes. Le gaz s'échappe et empoisonne ; si on l'enflamme il fait tout sauter. L'aqueduc donne généreusement de l'eau, cependant le froid pénètre l'âme des conduits et amène des désastres qui vous inondent de tracasseries. Les fournaies à combinaisons se passent des joyeusetés qui vous coûtent cher. L'électricité obéit magiquement à votre doigtée, c'est pourtant un très mauvais maître lorsque l'un de ses fils se décroche. Le téléphone fait communiquer votre intime désir avec l'oreille de l'épicier ; il n'en trahit pas moins vos effusions du cœur, lorsque le fil de votre voisin frôle le vôtre dans les airs.

Quand tout était simple, tout marchait simplement. Les complications de notre présente existence nous imposent des satisfactions et aussi des secousses qui ébranlent les nerfs des gens, les maisons, l'existence des citoyens, tout si vous voulez.

*** Mon dernier ébranlement n'a pas été un arbre cassé par la tempête et jeté dans la fenêtre, mais une agonie de trois heures de ma fournaise de chauffage. Elle est morte, la pauvre machine, en lançant un soupir qui a fait frémir et les murs et les meubles, aussi les muscles de nos personnes. Il lui manquait de l'eau ; nous ne le savions pas. Elle a éclaté d'indignation. Pas de plombier sur les lieux, pas de docteurs accourus à point pour sauver la malade. Les plombiers, c'est bon le lendemain, alors ils expliquent pourquoi, comment et dans quelle mesure la fournaise s'est brisée. Cela nous étonne médiocrement, car en voyant les effets nous en avons saisi la cause.

Eh bien non ! Dans le cas qui me concerne, ils n'ont rien expliqué. Une fois les morceaux remis en place, ces braves industriels disaient avec emphase : "ça ne marche pas," et ils ont redéfait leur ouvrage. C'est alors qu'ils ont vu leur béjaune—et qu'ils ont commis une autre erreur. A la troisième manche, nous avions trouvé le secret—cette fois je m'en étais mêlé ! Ah ! que ne suis-je plombier ! comme j'y verrais clair... il me semble.

L'accident s'est produit par un froid de 24 de-

grés ; cela n'arrive jamais au mois de juillet. Les précautions sont endormies durant l'été. En hiver, nous jouons l'indifférence, c'est ce qui casse tout.

*** La fournaise est à bas. Le froid envahit la maison. Il est neuf heures du soir. Pas de poêle sous la main. Je cours au plus près. On me prête un semblant de boîte à feu, de vieilles feuilles de tuyau, des coudes qui disent droite pour gauche, j'achète des fils de fer, je convoque mes voisins, nous établissons un chauffage—et je passe la nuit à attiser le feu—en même temps j'écris le présent article, car que pouvez-vous faire sur un sofa à moins que de raconter vos chagrins à ceux qui ne vous ont pas vu danser autour du fil de fer d'un tuyau de poêle raccommodé ?

*** Qu'a-t-elle, cette fournaise ? L'estomac cassé. On demande à Montréal un estomac tout neuf. Joie des plombiers. La pièce arrive. L'ajustement à lieu, puis on s'aperçoit que le pignon de l'instrument est faible. Un autre organe débarque de Montréal. Il est parfait. Le foie est gâté par exemple ! C'est encore à Montréal que l'on s'adresse. Enfin, après huit jours et des dépenses inouïes, la chaleur reparaît sensible et bienfaisante. Ah ! Montréal ! pourquoi ne demeurez-tu pas à Ottawa ? la joie des plombiers de la capitale ne serait pas si grande.

Avons-nous un peu marché dans la suie, dans la terreur de la nuit, dans les angoisses de l'enfer ! Oh ! mon siècle, avec tes étonnants moyens de sauvetage, tu ne nous a rendu aucun service. Je me suis tiré d'affaire tout seul, avec des mitaines et un gros casque, par un froid exemplaire. Les tuyaux de gaz gelaient, ceux de l'eau se fendaient, la peur nous gagnait, le vent soufflait, le tuyau du poêle d'emprunt fumait. La belle nuit ! Félicien David en a fait une bien plus attrayante dans son *Désert*.

*** Je raconte l'événement qui se passe. Rien ne me le commande, mais je veux dire ce que j'éprouve : c'est l'épouvante que produit une maison frappée de glace par un froid de 24 degrés, une fournaise en botte, un poêle qui ne parle aucune langue, une nuit de dix heures devant soi, une dépense d'argent insensée, une bourse vide—mais il me reste la gaieté !

Après avoir brisé mes jambes à courir par la ville pour emprunter de quoi me chauffer, l'allumette ayant fait flamber le poêle, eh bien ! j'éclate de rire—et riez avec moi, il y a matière à s'amuser.

La maison était confortable. Elle a manqué tout à coup à tous les besoins. La croyant au-dessus de nos misères, je me fiais à elle. Nous savons maintenant que c'est un être comme nous, sujet aux dérangements de la matière, perdant même la tête en de certains moments.

Son écart de cette semaine donne à réfléchir. Est-ce que nous nous familiarisons trop vite avec le confortable ? Je le crois. Aussitôt qu'une nouveauté est reçue, c'est comme si nous en avions toujours joui—et nous la croyons infaillible. De là à des mécomptes, il n'y a pas loin. On vend son dernier poêle, cette réserve précieuse, et les jours de bataille il manque un corps d'élite pour sauver la situation.

Et puis, on s'illusionne. Lorsque je pensais que ma fournaise tremblait de joie, elle frémis-sait de colère. Ce qui est singulier, c'est que, étant atteinte de la rage, elle demandait de l'eau. Décidément, notre éducation est à refaire. Les fournaises ne ressemblent pas aux chiens.

*** Avant que de vous marier, faites-vous ingénieur. De nombreux petits soins nécessitent des connaissances acquises par l'étude, dans la vie à la maison. Autrefois, nous n'avions rien et il n'était pas besoin d'être savant, mais en présence du service d'eau, des caprices du gaz d'éclairage, des égoûts qui ont aussi leurs gaz, des fils électriques, du chauffage à trente systèmes, de toutes ces bonnes choses enfin que nous ne devons pas repousser, prenez garde à

vous ! Il faut se mettre à la hauteur de la situation. La science nous a donné des chaumières qui sont des palais, à condition de savoir s'en servir. Ne vous faites pas construire une vieille maison, mais une maison très moderne—et apprenez à la bien conduire—ce sera "une chaumière et son cœur" bien mieux que dans la chanson. Nos résidences actuelles ont des entrailles, sachez en avoir soin, attendant qu'il pousse un cerveau à ces constructions. Je parie toutes les chances de la loterie de la Louisiane que nos maisons se proposent de prendre le pas sur nous et de se gouverner toutes seules.

Je les vois s'émanciper chaque jour. A mesure qu'elles deviennent plus aptes aux applications de la science, pourquoi ne pas leur reconnaître une liberté limitée, en attendant qu'elles aient acquis l'habitude de la parole ? Elles ont déjà quelque chose qui ressemble à une langue quelconque. L'électricité pose des avertisseurs qui remplacent nos phrases ordinaires. Attendez, le mot de la fin, c'est la maison qui l'aura. Vous serez absent tant que vous voudrez, mais ceux qui, de loin ou de près, auront eu occasion de vous parler, se retrouveront (par leurs paroles) dans votre maison, lorsque vous y rentrerez pour ouvrir le phonographe. Il n'y a pas à dire, mon bel ami, votre maison, cette boîte il y a vingt ans, est devenue partie essentielle de votre être, par le côté de l'intelligence. Vous ne vous y attendiez pas. Tout arrive, dit le sage. Les murs ont maintenant des oreilles, des yeux, une langue—voyez poindre le cerveau dans ces éléments.

* * La fantaisie à laquelle je me livre dans ces lignes aurait fait sourire, il y a un demi-siècle. Mes lecteurs riront de plaisir sans me qualifier de visionnaire ou homme à projets—de sorte que fantaisie est devenue réalité.

Il fut un temps où les écrivains qui voulaient représenter des images avec les mots, reconnaissaient une espèce d'âme à la matière. On se moquait d'eux, parce que cela n'est pas naturel. A présent, la matière nous est soumise au point de refléter les idées et de les reproduire. Je demande la permission d'imager dans le langage, tout comme Moïse, et les grands penseurs dont personne ne conteste les beautés.

Un certain esprit nouveau règne dans nos maisons. Il est sous nos ordres. Sachons le commander avec adresse—autrement, il deviendra maître de céans et trouble-fête. Les contes de fées sont loin derrière nous. La féerie est emmagasinée et rendue utile dans notre intérieur. Prenez garde, seulement, que la fournaise ne se rompe une veine en sautant, que le fil électrique ne foudroie Jean et Jacques, que le gaz ne vous nâvre, que les conduits d'eau ne crèvent—et que vos taxes soient payées régulièrement.

Benjamin Sulte

REPONSE A UNE CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

C'en est fait ! je suis un esprit contradictoire, car je ne partage pas les opinions de M. l'abbé Burque. C'est vilain de ma part : fi du jeune homme qui ose émettre une opinion contraire à une autre précédemment énoncée !... Cependant, il faut bien se résigner, vous d'abord, M. Burque, à voir rejeter par d'autres vos opinions, quelque bonnes qu'elles vous paraissent, et moi ensuite, à passer pour un franc contradictoire ; car..... comme chaque individu de la grande famille humaine, j'ai mes opinions personnelles, et j'y tiens, tant qu'elles me semblent avoir de bonnes bases et jusqu'à preuve évidente du contraire.

Or les preuves qu'apporte M. Burque à la nécessité de modifier la romance du *Canadien errant* ne m'ont nullement convaincu. Que dis-

je ? Plus encore que jamais je tiens à mon opinion : que cette romance doit rester intacte. Cette modification qu'on veut y apporter me paraît d'abord tout à fait impossible : le peuple ne l'acceptera pas. Il s'est habitué à chanter la romance telle que l'a composée Gérin-Lajoie ; il ne saurait la chanter autrement. Les mots en sont gravés dans son cœur et rappellent à sa mémoire le souvenir des nobles luttes de nos pères ; car le peuple, sous ce rapport, n'est pas aussi ignorant que veut le faire croire M. l'abbé Burque : qu'on lui parle des événements de 37 et l'on verra s'il les ignore ! et l'on verra s'il a oublié les malheureux exportés sur le triste sort desquels Gérin-Lajoie a composé sa romance.

On me parle de patriotisme : eh bien ! ce souvenir de tant de luttes le réveillera dans le cœur du Canadien. Oui, quand le peuple chante :

Un Canadien errant
"Banni" de ses foyers....

il reporte son esprit vers ces jours d'autrefois où nos pères luttèrent pour la défense de leurs Droits et de leur Religion ; où ils ne craignaient ni l'exil, ni la mort même, pourvu que cet exil et cette mort rapportassent à leurs fils une condition meilleure. Et quand nous avons une romance qui nous rappelle tant de hauts faits et de grandeur d'âme, on voudrait la modifier en ce qu'elle a de plus essentiel ? Et l'on amènerait le patriotisme à l'appui de ce changement ? Eh bien ! moi, je dis que non—seulement par patriotisme, mais encore par reconnaissance pour ce qu'ont fait les héros de cette romance, nous devons la conserver telle qu'elle a été écrite ; et c'est avec les larmes de 37 qu'elle a été écrite. Nous montrerons du patriotisme en la conservant ainsi : car ce qui touche à l'histoire de notre pays est sacré, et l'on peut dire que dans ce seul chant du *Canadien errant* est renfermée une page, toute de dévouement, de notre héroïque histoire ; du patriotisme encore, car ce seul chant nous mettra devant les yeux les luttes de nos pères, et nous exhortera à ne pas craindre de tout sacrifier quand il s'agit de Langue, Droits et Religion. Malheureusement, nous sommes encore dans des jours où nous avons besoin de ces exemples.

Nous montrerons ensuite de la reconnaissance : car si l'on continue à chanter le *Canadien errant* tel que composé par Gérin, ce sera une preuve que l'on n'aura pas oublié le dévouement des bannis de 37. Quand on chantera :

Un Canadien errant
"Banni" de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Les pays étrangers,

on sera porté à se dire : "C'est pour nous qu'ils ont été bannis, c'est pour nous qu'ils ont pleuré ; merci, oh ! merci, généreux défenseurs de nos droits !"

Et voilà comment j'entends le patriotisme ; surtout quand on peut fort bien se dispenser de défigurer une œuvre.

Trop courte, cette romance, dit-on ? Mais la qualité est tout à fait indépendante de la quantité ! Ce ne sera jamais l'épaisseur du livre qui décidera de la grandeur, de la perfection de l'œuvre. Trop courte ?..... Alors faisons des *complaintes du Juif errant*.....

Et, puis, M. Burque veut, dans sa modification, faire sentir les joies du retour ; mais alors il faudra modifier la mélodie en même temps, car comment adapter un air éminemment triste à des paroles qui expriment des sentiments de joie et de bonheur ? Mais si l'air s'adapte aux mots de la fin, il n'ira pas sur ceux du commencement ! Ce sont là des particularités qui n'échappent pas au bon sens du peuple ; nos airs populaires le prouvent. Dans le peuple, le bon sens supplée à l'instruction, c'est reconnu.

Laissons donc intact notre chant suave du *Canadien errant* et si le besoin de romances se fait sentir, que l'on en fasse de nouvelles. Il ne manque pas de plumes : M. Burque nous l'a prouvé. Les strophes qu'il a déjà faites, qu'il les détache du *Canadien errant*, qu'il en ajoute de nouvelles à celles-là, que je prise beaucoup, je le dis en toute sincérité, et nous nous flatte-

rons d'avoir deux jolies romances, l'une pour les Canadiens bannis, l'autre pour les Canadiens qui s'exilent volontairement.

Germain Beaulieu

BIBLIOGRAPHIE

Du souffle présystolique inorganique, de l'insuffisance aortique.

Telle est la question difficile et complexe qu'avait choisie comme sujet de thèse le Dr J. Lespérance qui vient, il y a quelques semaines à peine d'être reçu docteur en médecine de la Faculté de Paris. Quoique ce travail ne soit pas très volumineux, il a néanmoins demandé de sérieuses recherches et un fort contingent d'observations minutieusement suivies.

M. le Dr Lespérance, fort de ses connaissances en pathologie interne et confiant dans son ardeur infatigable à l'étude avait tenu à choisir un sujet épineux et dont la littérature est fort restreinte. Il s'en est tiré, comme de toutes les épreuves antérieures, c'est-à-dire avec honneur.

Il n'est pas facile de faire une analyse de ce mémoire qui est déjà lui-même une quintessence d'une question très longue à traiter puisqu'elle ne peut être comprise à moins qu'on ait approfondi les maladies du cœur en général, auxquelles elle est intimement liée. Et nous ne voudrions pas noyer dans les phrases scientifiques et les termes techniques la pensée qui domine dans cette bibliographie, c'est-à-dire, le désir de féliciter notre compatriote. Pourtant nous voulons, en un langage aussi simple que possible, dire le fond de cet intéressant mémoire, et dans ce but nous empruntons ce qu'écrivait à ce propos la *Revue de Médecine et de Chirurgie* de Paris.

"M. le Dr Lespérance, de Montréal, étudie, dans sa thèse, les conditions pathogéniques du souffle présystolique dans l'insuffisance aortique, dont la connaissance a une certaine importance, car sa présence pourrait faire croire à un pronostic plus grave qu'il ne l'est en réalité.

"Beaucoup d'interprétations ont été données pour expliquer ce souffle dont l'existence est incontestable. Or, M. Lespérance, se fondant d'ailleurs sur des observations prises dans le service de M. le professeur Potain, considère ce souffle comme étant assez fréquemment un bruit extraordinaire.....

"Le pronostic n'a donc pas alors la gravité qu'il aurait si ce souffle indiquait une lésion volontaire....."

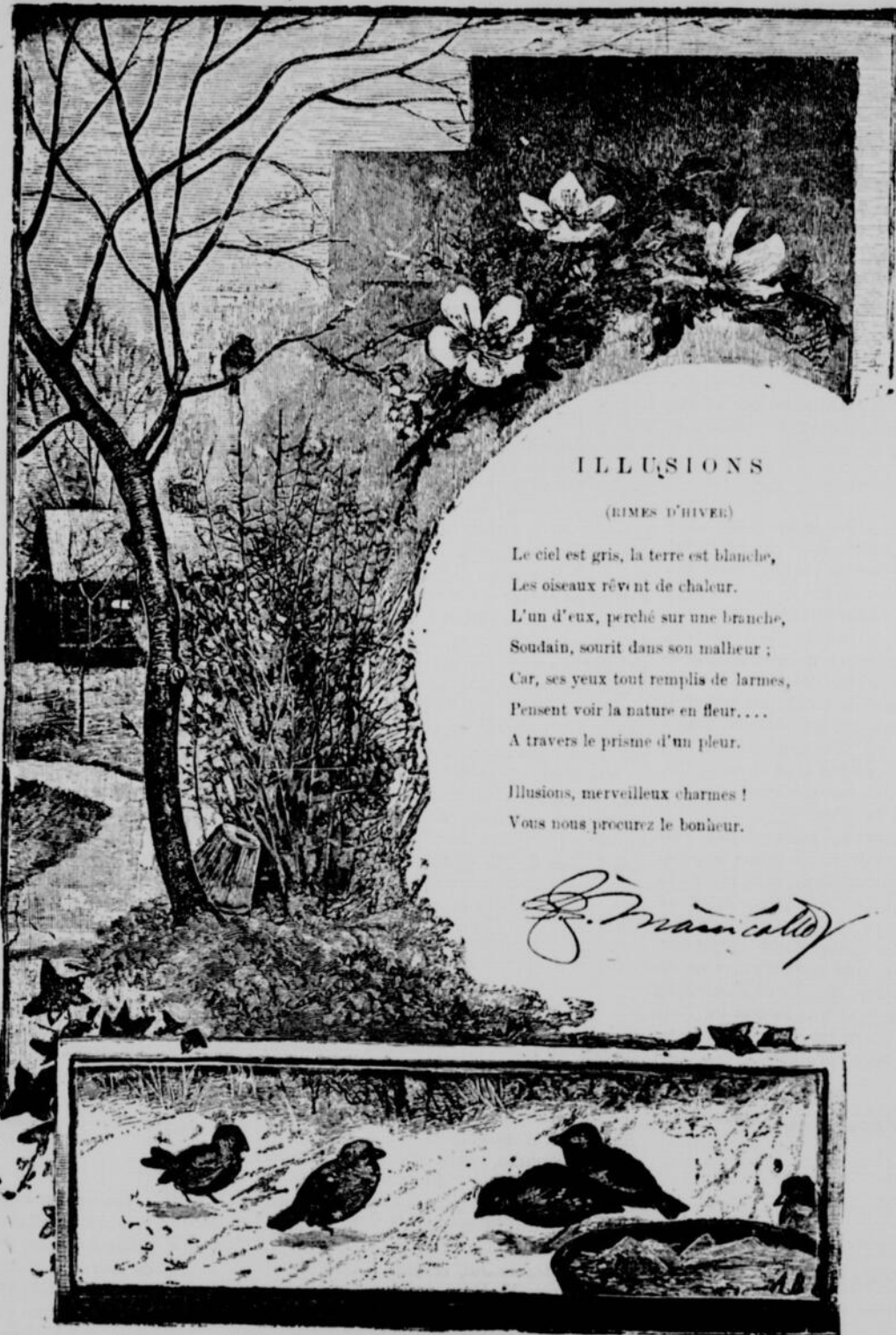
Nous ne pouvons qu'approuver cette analyse abrégée de la thèse de notre confrère et ami, et souhaitons au Dr Lespérance, qui vient de se fixer à Montréal, une clientèle en rapport avec ses hautes capacités et sa renommée bien méritée de travailleur et consciencieux médecin.

Dr R. CHEVRIER.

Les éditeurs Hoffmann Frères, de Milwaukee, Wisconsin, Etats-Unis, nous font parvenir la première livraison trimestrielle du volume VII, 1892, de leur *Répertoire du clergé des Etats-Unis*. C'est un in-12 très volumineux, près de 800 pages, et qui renferme une foule de renseignements précieux sur la hiérarchie catholique et ses institutions florissantes, dans la grande république voisine. Il contient aussi une liste complète de tous les membres de notre clergé du Canada et de nos institutions religieuses, de même que pour Terre-neuve et l'Allemagne. Les prêtres y trouveront grand profit.

Les quatre livraisons annuelles : cinquante centimes. Hoffmann, 113, East Water Street, Milwaukee.

De toutes les sottises qu'un homme peut faire, c'est encore le mariage que je lui conseillerais le plus volontiers ; c'est du moins la seule qu'il ne peut recommencer tous les jours.—*Alexandre Dumas, fils.*



ILLUSIONS

(RIMES D'HIVER)

Le ciel est gris, la terre est blanche,
 Les oiseaux rêvent de chaleur.
 L'un d'eux, perché sur une branche,
 Soudain, sourit dans son malheur ;
 Car, ses yeux tout remplis de larmes,
 Pensent voir la nature en fleur, . . .
 A travers le prisme d'un pleur.

Illusions, merveilleux charmes !
 Vous nous procurez le bonheur.

G. Maunier



LE POÈTE

SONNET

Dieu lui dit : Sois poète et va t'en par les plaines,
Va t'en par la montagne et par les verts sentiers,
Où j'ai jeté pour toi mille choses sereines,
Pour toi qui m'a compris dans tes rêves altiers.

Va t'en. J'évoquerai de douces voix lointaines
Qui parleront d'amour aux muses des halliers,
Et tu t'enivreras du chant pur des fontaines,
Dans la brise odorante aux souffles printaniers....

Et puis le cœur rempli des appels de la sève,
Par les grands bois ombreux, aux parfums enivrants,
Tu t'en iras le soir, quand la lune se lève,

Rêver d'étangs moussus, aux grands nénuphars blancs...
Mais sache que partout un mystère se pose,
O poète, la grande Ame de chaque chose !....

J. B. Chatriain

Bruxelles, (Belgique).

UN BRAVE

(NOUVELLE INÉDITE)

Il y a des gens qui portent bien leur nom, il en est d'autres pour qui c'est tout le contraire. Francœur portait bien le sien.

C'était un grand diable d'artilleur au visage dur, à la moustache grisonnante. Sur les bras, il avait des chevrons, sur le corps des blessures.

Il pouvait, disait-il souvent, lire sur lui-même toutes ses campagnes. De toutes il avait gardé une trace, un souvenir. La Crimée, l'Italie, le Mexique avaient laissé, cachées sous des médailles, de rouges cicatrices qui constituaient de glorieux états de service.

Francœur, depuis de longues années, servait de brossier au commandant de Mario. Toute l'affection dont était susceptible le cœur du vieil artilleur s'était reportée sur son chef et sur le dradeau du régiment, et, à eux deux, ils absorbaient toute son existence et formaient toute sa famille.

Tous les camarades aimaient Francœur. Ce soldat, couvert de blessures, était la bonté même. Les conscrits le considéraient comme leur providence : il les défendait, les protégeait, et lorsqu'à la corvée du quartier un brigadier se montrait trop sévère pour quelques pauvres troupiers, le vieil artilleur ne manquait jamais de venir s'interposer en leur faveur.

Francœur avait pourtant une haine profonde pour quelqu'un ! Qui n'a pas sa haine ? Pour lui, ce quelqu'un, c'était le Prussien.

Les Prussiens ne lui avaient rien fait ; mais il les détestait instinctivement et d'autant plus qu'il ignorait d'où pouvait venir sa haine !

D'un ton qui n'admettait pas de réplique, il disait à ceux qui l'interrogeaient sur cette haine :

— Suffit ! les Prussiens, je ne les aime pas, et m'est avis que si le colonel me consultait, je lui dirais, foi de Francœur, allons leur apprendre qui nous sommes !

On était au commencement de juillet 1870, et depuis quelques jours, des bruits de guerre circulaient. Francœur en parlait à la cantine, mais sans espoir et sans confiance :

— Vous verrez, ça sera faux. Le prince allemand n'ira pas en Espagne, et nous n'irons pas à Berlin !

Et le vieil artilleur se désolait en pensant que tout pouvait s'arranger.

Un soir, par une fin de beau jour de juillet, les rayons du soleil couchant illuminaient l'horizon ; Francœur était assis devant la porte de

la caserne. Les soldats causaient entre eux. Tout à coup, un cri formidable de : *Vive la France ! Vive la guerre !* se fait entendre ; et devant le vieil artilleur, pâle d'émotion, défile un flot d'ouvriers, de bourgeois, de militaires.

— *Vive la guerre !* vociférait la foule. *A Berlin !*

Et comme une trainée de poudre, la nouvelle se répandit dans toute la caserne : la guerre était déclarée ! C'était bien vrai, on avait la guerre avec la Prusse !

D'un bond, Francœur courut chez son commandant.

— Commandant, s'écria-t-il, ça y est cette fois. L'empereur a déclaré la guerre ! *Vive l'empereur ! Vive la guerre !*

Le commandant, sans se troubler, répondit : — Je le sais, Francœur, et, tu vois, je prépare mes armes.

.

Le régiment, ah ! c'était un beau régiment que le 15^e d'artillerie et les habitants de Toulouse se rappellent encore son départ ! Quels vivats ! et quels regrets !

Le commandant de Mario et Francœur firent leur devoir. Ils se battirent comme des Français ; mais la fatalité fut plus forte que le courage et la valeur.

À Sedan, l'armée et l'empereur se rendirent. Le commandant et Francœur, qui s'y trouvaient, ne se rendirent point. Ils traversèrent les lignes ennemies, rejoignirent les armées que la défense nationale créait et organisait, et de nouveau recommencèrent à combattre.

Mais les deux braves, cette fois, en faisant leur devoir avaient l'âme pleine de douleur, le cœur plein de rage :

— Qui l'eût dit, murmuraient souvent Francœur, et pourtant, s'ils n'étaient pas aussi nombreux, nous en viendrions bien à bout !

On était sous les murs d'Orléans. Une grande bataille se préparait.

Le commandant de Mario reçut l'ordre de défendre, avec ses canons, un plateau situé non loin de la ville. Francœur ne quitta pas son chef.

Dès le lever du jour, les canons du commandant se mirent à vomir la mitraille. Dans le lointain, bien au fond dans la vallée, on apercevait la masse noire de l'armée allemande qui, en rangs serrés, s'avavançait.

Les coups de canon se succédaient sans relâche ; les obus pleuvaient et, tombant dans une terre détrempeée, n'éclataient pas, ou éclataient avec un bruit sourd.

De temps en temps, la note aigüe d'un clairon se faisait entendre, puis à l'horizon des éclairs suivis bientôt du crépitement de la fusillade.

Mais, hélas ! comme toujours, les Prussiens avaient tourné les positions françaises. Leur artillerie, placée sur des hauteurs, dominait le plateau, et bientôt une pluie de feu vint le balayer.....

Autour du commandant de Mario, les hommes tombaient mortellement frappés en chargeant leurs pièces, et les canons français, en un instant, furent réduits au silence. Il n'était pas possible de tenir plus longtemps sur le plateau. Prolonger la résistance eût été une héroïque folie. De plus, à ce moment, les clairons français sonnaient la retraite, note lugubre de cette dernière guerre, qui annonçait la défaite et à laquelle la trompette allemande répondait par des accents de : *En avant !*

Les artilleurs du commandant de Mario s'attelèrent aux canons, presque tous les chevaux ayant été tués, et les uns tirant, les autres poussant les roues, aux prix de mille efforts, ils purent ramener au parc d'artillerie cinq pièces ; un seul canon avait été laissé sur le plateau ; on avait dû faire la part du feu !

Lorsque, à la tête de ses artilleurs, le commandant de Mario passa devant le général qui dirigeait la retraite, celui-ci lui cria :

— Commandant, combien de sauvés ?

— Cinq sur six, mon général.

Le général, un brave que la revanche ne retrouvera pas, répliqua :

— J'aurais mieux aimé six sur six !

Mais le commandant était inquiet, Francœur manquait à l'appel. Avait-il été tué là-haut sur le plateau ? Et y dormait-il du dernier sommeil !

Et la figure noire de poudre, des larmes dans les yeux, l'officier interrogeait chacun de ses hommes pour savoir ce qu'était devenu son vieux brossier. Personne ne put lui répondre. Francœur devait être parmi les morts.

Tout le monde était rassemblé : l'ordre de se mettre en marche allait être sonné quand, au loin, tout à fait à l'horizon de la route, un point noir se montra.

— Qu'est-ce donc ? dit le général portant sa lorgnette sur ce point.

— Quelques trainards..... ou peut-être des uhlands, répondirent des officiers.

— Non, on dirait un homme qui traîne quelque chose.

— Allez voir, dit le général à un de ses officiers d'ordonnance.

L'officier partit au galop.

Quelques instants après, le régiment d'artillerie, rangé sur la route, voyait passer devant lui un artilleur, le visage couvert de sang, traînant un canon avec l'aide d'un cheval blessé. C'était le canon abandonné sur le plateau, et l'artilleur était Francœur.

Les soldats poussèrent un *hourrah !* formidable et acclamèrent leur vieux camarade.

Une armée qui comptait des Francœur dans ses rangs pouvait accepter fièrement sa défaite.

Le commandant de Mario, arrachant la croix de la Légion d'honneur qu'il portait sur son dolman, s'écria :

— Mon général, permettez-moi de l'attacher sur la poitrine de ce brave !

Et le pauvre Francœur, la voix entrecoupée par l'émotion :

— Merci, mon commandant, mais je ne la porterai pas longtemps. J'ai sauvé votre canon ; seulement, cette fois, j'ai oublié de sauver.....

Un hoquet lui coupa la parole, le vieux brave se raidit, il eut encore la force de murmurer : *Vive la France !* et il mourut dans les bras de son commandant !

J. DE LORDE.

NOUVELLES A LA MAIN

Les enfants terribles.

— Petite mère, c'est toi qui es bien heureuse :

— Pourquoi, mon chéri ?

— Si tu avais mal aux dents, tu pourrais tout de suite les retirer.

.

Un vieil employé se plaignait à un collègue d'avoir été diminué dans ses appointements : j'étais à onze cents, mais, comme l'on me trouvait trop vieux l'on m'a remis à neuf.

L'autre à part. — On ne le dirait pas !

.

Les domestiques :

— Catherine, je vous avais défendu de vous servir d'argenterie pour faire la cuisine, et voilà que vous tournez le roux avec une cuiller d'argent.

— Madame, elle était sale !

.

Après la lune de miel.

— Je crois fermement que les hommes préfèrent leurs cigares à leurs femmes. Voyons, avouez-le.

— Mais non, pas tout à fait, ma chère. Seulement, quand un homme ne s'entend pas avec son cigare, il peut s'en séparer, tandis que....

— Fi ! le vilain homme.

.

Un mot de médecin.

Le docteur a déclaré, il y a huit jours, qu'une vieille tante, très malade, ne passerait pas la nuit. Il revient au bout de la semaine, et la voit encore en vie.

— Eh bien ? lui demandent les neveux et nièces. Et le docteur, de sa voix la plus tendre :

— Encore un peu de patience !



QU'Y VOIS-TU DONC ?

A. M. B. A. E.

Ce que je vois dans tes beaux yeux ?
— J'y lis l'Amour, j'y sens la Flamme.
J'y soupire, — splendeur des cieux ! —
J'y consume toute mon âme.

Ce que je vois dans tes beaux yeux ?
— Mais l'Avenir, mais l'Espérance,
L'Illusion, — présent des dieux, —
La Grâce aimable de l'enfance.

Ce que je vois dans tes beaux yeux ?
— Le Beau divin, l'Art admirable,
Le vrai ; de plus, — c'est encor mieux, —
La Tendresse, fleur adorable.

Ainsi, la Foi, — trésor pieux, —
Le bel Amour, la Confiance
Et le Bonheur, et la Constance ;
Je vois cela dans tes beaux yeux !

Simon Bolivar

LA MONTAGNE DE MONTREAL

Voir la montagne et l'aimer.

Aujourd'hui, les temps sont changés et la nature, enveloppée dans son grand manteau d'hiver, semble triste. La verdure a disparu ; le souffle de l'aquilon a dépouillé nos grands arbres, et cette beauté printanière, cette jeunesse de la nature, semble ensevelie à jamais sous l'épaisse couche qui recouvre la terre. On n'entend plus qu'un chant plaintif et monotone dans la forêt, et les arbres, dépouillés de leur feuillage, n'ont plus cette voix murmurante qui égayait nos esprits ; tout paraît mourir, ce ne sont plus que craquements sinistres, portant la terreur dans l'âme.

C'est l'hiver, c'est le temps du repos où la nature endormie recueille une vigueur nouvelle dans ce silence de la nuit qui semble celui de la mort.

Aujourd'hui, ce n'est plus comme au temps de la saison nouvelle ; l'œil ne se repose plus à la vue de la montagne verdoyante, car le deuil y règne.

Qui n'a vu de loin, l'été, au déclin d'un beau jour, lorsque le soleil descend derrière la montagne, le beau spectacle qui s'offre aux regards ?

L'œil étonné voit mille feux, paraissant jaillir du sein même d'une montagne embrasée. On croirait apercevoir un volcan en pleine éruption, d'où s'élançent des flammes, et quiconque ne connaîtrait l'étrange phénomène éprouverait une véritable mystification, tant la réalité est apparente.

Tous les contours de la montagne, ses crêtes touffues d'arbres élevés, ses forêts ombreuses qui semblent receler des mystères, offrent cette apparence de majesté qui frappa le célèbre Jacques Cartier : " C'est un mont royal ", s'écria-t-il dans un moment d'enthousiasme.

La grandeur de cette beauté de la nature lui inspira la parole prophétique qu'on ne peut oublier. Il avait pensé, dans son immortel génie, que la Providence n'avait pas agi sans prévoir que, au pied de cette même montagne, s'élèverait une cité qui serait appelée à dominer tout un continent, vers laquelle convergeraient les idées et les intérêts de plusieurs pays.

Elle est sublime, en effet, cette œuvre de la nature ; elle renferme ce cachet de beauté et d'élégance que les peintres s'efforcent d'imiter.

Tout y est disposé avec une grâce naturelle telle qu'on serait tenté de croire que la nature l'a façonnée avec cette sollicitude dont nous parlent les poètes dans leurs descriptions des chefs-d'œuvres de la nature. Rien n'a été oublié dans cet arrangement harmonieux pour en faire le sujet de l'admiration de tout un peuple admirateur de la nature. Les lignes nombreuses se dessinent avec ampleur, frappant l'œil étonné du voyageur par la richesse de leurs courses capricieuses.

Elle a aussi son caractère vénérable, cette montagne. Sa structure, que le temps a modifié, la fait remonter à un âge très avancé, et elle a dû être témoin de tous les grands événements survenus pendant la formation de notre sol. Les glaces, coulant du nord, ont dû la fatiguer de leurs masses accablantes, et dans un autre âge, une verdure des plus riches a dû la couvrir aux belles saisons du printemps. Tout l'indique lorsque le regard attendif du géologue la contemple et cherche, dans les profondeurs de ses rochers, les secrets d'une autre époque. Elle semble courbée par les siècles. Son sommet que les habitants d'un autre âge auraient pu appeler sourcilieux, n'a plus que cette forme arrondie qui appartient aux vieilles montagnes et qui indique l'ancienneté ainsi que les coups redoublés des autans.

Cependant, elle est toujours là, notre belle montagne, conservant toujours, pour nous, cette apparence que nous aimons à revoir.

C'est sur son sommet que les nombreux citadins, fatigués des travaux et du bruit incessants de la ville, vont promener leurs loisirs aux beaux jours de l'été.

De brillants équipages, d'un pas tranquille et lent, circulent dans les routes sinueuses qui bordent la montagne. Tout prend un air de fête au passage de ces enfants du siècle.

Ils paraissent heureux, car le bonheur se reflète sur leurs figures ; leurs rires pleins de gaieté, leur insouciance même, témoignent d'un peuple industrieux, dont la noble intelligence éloigne les misères de la vie. " C'est un peuple heureux, " se dit, en lui-même, l'étranger de la vieille Europe visitant nos alentours enchanteurs, " il sait prendre la meilleure part de la vie pour son bonheur et l'autre pour se le procurer.

Vous avez raison, noble voyageur, de considérer ainsi notre caractère, dont l'ardeur et l'invincible activité pénétreront bientôt dans toutes les régions du monde connu. L'élément canadien se sent de la force ; il possède en lui cette fécondité, dont l'espérance d'un peuple a besoin pour surmonter la rivalité jalouse des nations qui déclinent vers le couchant de l'impuissance. Rien n'est beau dans une nation comme cette émulation entre les membres qui la composent. C'est un lien qui unit les cœurs, lorsque l'amour de la patrie les anime.

Mais nous perdons notre route par nos digressions ; revenons au sujet et allons visiter, du haut de cette montagne, tout ce qu'il est permis à l'œil de voir, tout ce qu'il y a de grand et de beau dans ce vaste panorama se déroulant au loin.

La longue file des voyageurs lentement arrive sur le sommet : c'est le relais où l'on se repose agréablement.

Admirant les beautés qui s'offrent devant eux, leurs regards se perdent dans un horizon lointain, où la terre semble se confondre avec le ciel. Peu à peu les conversations bruyantes cessent, et bientôt le silence de l'admiration et des profondes réflexions remplace le cri joyeux des voix féminines. On n'entend plus que la voix du vent qui souffle dans le feuillage ; l'oiseau seul, caché sous la ramure, vient, de temps en temps, rompre la monotonie de ce moment solennel. Alors, chaque voyageur, appuyant nonchalemment la tête sur son bras, semble livré à une profonde méditation. On ne voit plus ce qui apparaît au loin ; on ne songe plus qu'aux jours glorieux de notre histoire ; et chacun reste seul, isolé dans ce pays des rêves.

Mille réflexions diverses s'entrechoquent dans leur esprit absorbé, et mille pensées viennent tour à tour les reporter à toutes les époques de la colonie. Jacques Cartier apparaît, grand comme son siècle, tenant de son bras vigoureux

la croix qui devra soumettre à la foi l'esprit rebelle et sauvage des peuplades qui l'observent dans l'étonnement.

Maisonneuve, animé par les projets qu'il forme, jette les fondements de la grande cité, en consacrant l'île à la Mère de Dieu. Le massacre de Lachine et la guerre primitive se présentent à l'esprit, sanglants et terribles. Vers l'Orient, au fond de la perspective, jetant la vue sur le tableau qui se déroule au loin, ils voient une terre délicieuse, étalée dans toute la splendeur que peut donner l'art de l'agriculture ; les États des grands événements de l'histoire se sont multipliés au milieu de tout ce qu'ils contemplent. Plus près, le Saint-Laurent coule silencieusement ses eaux limpides, venant des régions lointaines que rêvaient nos ancêtres, dans l'espoir d'atteindre le pays de l'or.

Aux pieds de cette même montagne s'élève la grande métropole, personnifiant si bien le siècle, par la réunion de toutes les sciences, de tous les arts et de toutes les inventions. C'est Montréal, oui, cette grande ville que le Mont Royal domine, apparaît comme une cité géante, comme une cité reine et maîtresse, qui étendra bientôt sa puissance à tous les points les plus éloignés de notre continent. C'est elle qui tient le sceptre de notre pays par son activité et par ses nombreuses relations avec les différentes villes de l'univers.

En elle se concentrent toutes nos espérances, à cause de cette position favorable qui l'appelle à diriger les destinées du Canada. De ses ports partent les navires chargés de nos produits de toutes sortes, et vont porter à l'étranger nos richesses en même temps que nos habitudes. Un jour viendra où l'on verra l'étranger venir puiser la science qui conduit au bonheur ; il viendra y chercher les grandes œuvres du siècle ; tout sera représenté dans son sein, où a été déposé ce germe de progrès et de civilisation qui fait les villes fortes et glorieuses. Elle aura aussi une longue durée, car son enfance a été longue, et tandis que les autres pays seront la proie d'une décomposition sociale, elle grandira, noble et vigoureuse, dans la paix et la tranquillité. Le peuple qu'elle contient sait qu'il ne faut pas négliger l'idée qui a surgi au milieu de nos populations, et que cette idée sera sa force s'il la poursuit. La gloire, voilà tout le secret d'un pays qui aime sa religion, qui respecte ses droits, qui remplit ses devoirs. Voilà la force qui anime le peuple canadien dans ses entreprises gigantesques, et voilà aussi la clef de son progrès, tant dans les sciences que dans les arts.

De ce site dominant, dans son rêve sublime, le voyageur silencieux peut voir aussi les générations qui ont passé et celles qui passent ; en même temps, il aperçoit de tous côtés les monuments impérissables, élevés par ces générations laborieuses. Toutes, elles ont laissé sur le sol canadien l'empreinte glorieuse de leur passage. Leur exemple se poursuit continuellement de nos jours par ceux qui leur ont succédé. De là naissent ces multitudes au noble courage ; de là vient ce progrès que le temps ne peut empêcher malgré l'effort qu'il oppose par son effet destructeur.

A cet aspect, après ces longues méditations sur le sort de notre beau pays, le voyageur se sent ému à la pensée de cette sagesse divine, qui a dû présider aux événements divers de la formation de notre cher Canada ; et, de l'admiration lui vient pour Celui qui a tout fait dans le temps, qui a tout ordonné dans son Éternité.

Revenu à lui-même, il s'en retourne enchanté de cette sage leçon, racontant gaiement à son compagnon ce qu'il a vu, ce qu'il a pensé et ce qu'il a prévu.

Répétons-le encore, cette montagne a son cachet particulier de sublimité, dont les étrangers aiment à redire les beautés, au retour dans leur patrie. Là, ils ont vu une génération à la poursuite du progrès ; et, sur le sommet même de cette montagne, plusieurs générations qui dorment paisiblement leur dernier sommeil.

AUGUSTE BOURBEAU.

Montréal, 1892

NOS GRAVURES

LES DISCIPLES D'EMMAUS

Ils avaient longtemps cheminé ensemble les deux disciples et l'inconnu. Vaincu par la fatigue, ils résolurent de faire halte dans une hôtellerie. Et là, pendant qu'ils réparaient leurs forces épuisées ; que de mieux en mieux le Divin Ressuscité se faisait reconnaître des deux candides chrétiens par les discours qu'il leur tenait, le Bon Maître résolut de leur désiller enfin les yeux complètement.

Il prit le pain qu'on venait de leur servir pour le repas, le bénit—et des reflets célestes, à ce moment, inondaient sa figure!—le rompit, et renouvela pour eux la Suprême Pâque.

Frappés de stupeur et d'admiration, ils reconurent alors le Maître, et un cri spontané s'échappa de leur poitrine : Seigneur Jésus !

LA FÊTE DE CARLINA

Cela est croqué sur le vif, et le peintre qui a brossé ce charmant tableau a dû voir la scène quelque part, comme il l'a reproduite. L'imagination ne saurait faire tous les frais d'une œuvre aussi gentille, aussi nature, où respire si fraîchement la vie.

On est Ecosse, c'est sûr. Les montagnards font la musique avec l'instrument traditionnel de leurs légendes et de leur histoire. Une jolie fillette apporte un panier de fleurs, pendant qu'un jeune gars vient présenter une couronne, de fleurs aussi. Le petit lève vers tout le monde de grands yeux surpris, et se demande ce qui en est. La mère veut aussi jouir du triomphe de sa chère fille.

Mais la plus heureuse est, sans aucun doute, Carlina, de cette démonstration domestique, charmante en sa simplicité.—J. St-E.

LE NEPTUNE

La flotte militaire française vient de s'enrichir d'un nouveau et puissant cuirassé d'escadre, *Le Neptune*, qui termine en rade de Brest ses essais réglementaires.

Le Neptune, comme l'indique notre gravure, a deux mâts militaires, ces mâts sont en tôle et munis intérieurement de deux escaliers, l'un pour monter et l'autre pour descendre : le noyau a reçu un tube vertical pour le service des munitions des canons à tir rapide placés dans les hunes.

Chaque mât est terminé par un puissant projecteur électrique et un mâtereau pour les signaux.

Les dimensions principales du bâtiment peuvent se résumer comme suit :

Longueur 337 pieds, largeur 65 pieds, creux 42 pieds, tirant d'eau arrière 27 pieds.

La coque déplace 10,581 tonneaux d'eau, ce qui explique pourquoi pendant la marche l'avant refoule une aussi grande quantité d'eau et qu'une grosse vague se forme à l'arrière du navire.

Le Neptune est construit en fer et acier, l'épaisseur de la cuirasse en acier est de 18 pouces vers le milieu de la longueur, elle n'est plus que de 16 pouces à l'avant et de 14 pouces à l'arrière.

Les tours qui portent les gros canons sont protégés par un blindage de 16 pouces, et le pont par des plaques de 5½ pouces d'épaisseur.

L'artillerie se compose de 4 canons de 13½ pouces et de 17 canons de 11 pouces, en outre un grand nombre de canons-revolvers et de canons à tir rapide arment les hunes et les gailards.

Le Neptune a deux hélices mues par des machines dont la puissance n'est pas encore officiellement déterminée. Il en est de même de la vitesse.

Le Neptune a un équipage de 670 hommes, tout compris ; sa mise à l'eau remonte à 1887, et dès que ses essais seront terminés, ce puissant cuirassé se rendra à Toulon pour prendre son rang dans l'une des escadres de la Méditerranée.—J. K.

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE
MODERNE

Au nombre des merveilles découvertes de la vraie Science, la découverte du professeur Nocard, de l'École vétérinaire d'Alfort, Paris, est appelée à rendre de grands services comme indicateur de la "Tuberculose" chez les animaux de la race bovine.

L'affection qui s'est déclarée tout dernièrement chez les vaches de la ferme expérimentale d'Ottawa, me fournit l'occasion d'écrire ces quelques lignes ; je ne doute pas que le ministre de l'Agriculture ne prenne les mesures nécessaires pour faire vérifier tout à la fois le diagnostic du professeur Nocard et l'état sanitaire des animaux de la ferme expérimentale.

Il n'est plus question de la "fameuse Tuberculine," du Dr Kock, tant vantée par les savants docteurs italiens ; on peut dire de cette "Tuberculine," que le remède était pire que le mal.

L'indicateur dont je veux parler : "Tuberculine," diagnostic certain de la tuberculose chez les animaux de la race bovine, est préparé par les soins de l'Institut Pasteur de Paris. Ce nom, "Pasteur," que de souvenirs de gloire, de services à tout ce qui est animé n'éveille-t-il pas en nous !

Savant modeste, honnête et illustre.....

Il suffit d'injecter quelques centigrammes de tuberculine derrière l'épaule des vaches et de constater au thermomètre s'il y a élévation sensible de température après l'injection ; ce qui est admirable dans ce précieux diagnostic, c'est qu'il n'a aucune action sur les animaux sains (non tuberculeux) ; qu'il n'a aucune influence ni sur la quantité, ni sur la qualité du lait produit ; pas même sur l'état de gestation plus ou moins avancé des vaches soumises à son action.

Pour ne pas être trop long, je ne citerai qu'un exemple parmi les exemples qui sont nombreux. Sur un lot de quatorze vaches injectées par Nocard à la laiterie de Ville d'Avray, près Paris, une seule indiqua une élévation de température de plus de deux degrés, cette élévation est considérée comme très caractéristique par Nocard ; aussi a-t-il déclaré l'animal tuberculeux, bien qu'il fût en parfait état, donnant régulièrement de seize à vingt pintes de lait par jour.

Les experts appelés à se prononcer sur l'état sanitaire de cette vache, après examen minutieux, déclarèrent à l'unanimité qu'il n'était pas tuberculeux ; M. Nocard persista dans son affirmation que la vache était tuberculeuse. Quelques jours après, la vache fut abattue et soumise à l'autopsie ; M. Nocard prouva aux experts que son diagnostic ne l'avait pas trompé ; trois ganglions du poumon droit étaient farcis de tubercules au point que la substance ganglionnaire avait presque entièrement disparu. La porte d'entrée du "baccille," était constituée par un seul foyer pulmonaire du volume d'une aniline, situé dans l'épaisseur du lobe antérieur du poumon droit.

Sans la tuberculine, cette vache passait pour saine et son lait entrait dans la consommation, pouvant plus ou moins contribuer à communiquer cette affection.

La "Tuberculine," placée entre les mains des vétérinaires et des inspecteurs chargés de l'inspection sanitaire des animaux, sera un puissant et certain auxiliaire pour déceler la tuberculose chez les animaux de la race bovine.

Il n'est pas suffisant de s'assurer si le lait est pur ou s'il est frelaté ; il faut s'assurer s'il provient d'animaux sains n'ayant pas la tuberculose.

Il reste bien entendu que la tuberculine de Nocard n'est pas un remède contre la tuberculose, mais un indicateur certain de cette affection.

A. L. TOURCHOT.

Ottawa, 1892.

Nous avons tort de ne pas aimer nos ennemis, ce sont les seuls qui ne nous trompent jamais.—*Arsène Houssaye.*

NOTES ET FAITS

LES INDIENS BLANCS DU PÉROU

Sur le versant oriental de la Cordillère péruvienne, dit une correspondance de Lima, les Espagnols avaient fondé au seizième siècle, sous le nom de Borja, une colonie d'abord très prospère. Les lavages d'or donnèrent là des millions de douros au roi d'Espagne. Mais, par la suite, l'extrême difficulté des communications fit que les Borjanos, peu à peu oubliés de leurs concitoyens, restèrent définitivement livrés à eux-mêmes. En lutte continuelle avec les indigènes, ils finirent par abandonner leur ville.

La forêt en a reconquis l'emplacement : mais la postérité des habitants subsiste entre les embouchures de Huallaga et de l'Ucayali. S'étant peu à peu mêlés aux Indiens, les Borjanos ont conservé les principaux caractères extérieurs de leur race : ils sont restés blancs par la couleur de la peau, par la nature des cheveux, par la taille et la démarche. Mais pour tout le reste, ce sont de véritables Indiens, au point d'avoir oublié l'espagnol et de parler le dialecte indigène comme si Pizarro l'avait importé au Nouveau-Monde.

Avec le castillan il ont oublié l'usage des métaux auxquels ils doivent cependant de naître où ils vivent ; ils ont non moins oublié la religion de leurs ancêtres en conservant toutefois la pratique du baptême. Avec cela païens, indifférents, incrédules comme les Indiens qui les entourent et imbus du même esprit de soumission que ceux-ci, car ils ont entièrement perdu l'énergie de leur race attestée jadis par tant d'actions héroïques ou criminelles aux lieux mêmes où ils végètent.

C'est dire d'ailleurs que ce qu'ils ont perdu n'est pas sans compensation. Leur odorat est plus développé que le nôtre ; leur œil est autrement fait : ils tirent sans viser, le fusil appuyé n'importe où, sur le bras gauche, la poitrine ou le ventre et ne manquent jamais leur coup.

A LA PORTE DU CIEL

Deux hommes, l'un seigneur, l'autre paysan, arrivèrent ensemble à la porte du paradis.

Ils avaient vécu saintement. Le seigneur s'était fait un devoir de soulager les pauvres de la contrée, ne se considérant que comme le dispensateur des biens que la divine Providence lui avait confiés ; le paysan avait toujours supporté, avec une résignation toute chrétienne, les peines de la vie..... Impatients d'entrer au ciel, ils frappèrent tous les deux à la fois et assez fort, à la porte.

Saint Pierre se hâta de prendre les clés et d'ouvrir.

Sans doute, il n'aperçut pas le bon paysan, car il le laissa dehors et referma la porte.

Le brave homme allait frapper de plus belle, lorsque des chants harmonieux captivèrent son attention ; les anges et les saints célébraient l'entrée du riche seigneur dans le royaume des Bienheureux.

Enfin, les chants cessèrent, et le paysan frappa de nouveau. Saint Pierre vint lui ouvrir, et le fit entrer à son tour.

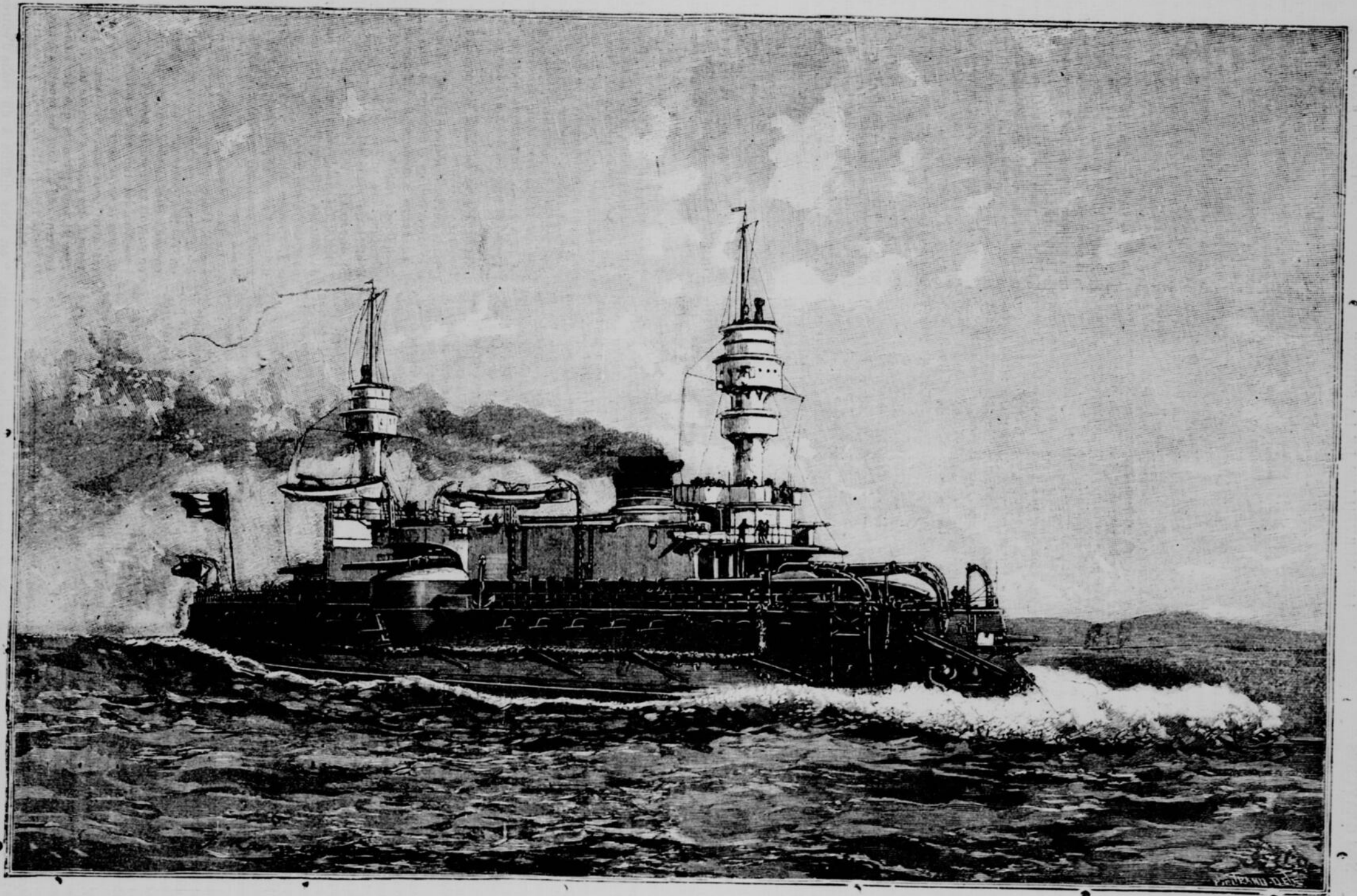
Les anges allèrent à sa rencontre, et le conduisirent avec affabilité au pied du trône de l'Éternel, mais aucun d'eux n'entonna l'hymne d'allégresse.

Le bon paysan, tout étonné de ce silence, dit saint Pierre :

« Pourquoi ne chante-t-on pas pour moi comme on l'a fait pour ce riche seigneur ? Y aurait-il encore ici des distinctions, des partialités, comme on en voit tant sur la terre ? »

« Non, lui répondit le prince des apôtres : ici tu nous es aussi cher qu'un autre, et tu partageras avec nous toutes les joies du paradis ; mais vois-tu, des pauvres comme toi, il nous en arrive tous les jours ; tandis que des riches, il ne nous en vient pas un tous les cinquante ans. »

Cette historiette rappelle à l'esprit les paroles de Notre-Seigneur, dans le saint évangile : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le ciel, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. »



LA MARINE FRANÇAISE.—LE NOUVEAU CUIRASSÉ *LE NEPTUNE*



BEAUX-ARTS—LA FETE DE CARLINA—Tableau de M. Hirsch.

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

Henri ne put s'empêcher de sourire légèrement :

—Soyez tranquille, monsieur ; encore une minute, et je suis tout à vos ordres.

Marguerite le reçut en camarade :

—Je vois, dit-elle, en riant, que mon oncle et vous, vous venez de tramer quelque complot contre moi.

—Mademoiselle, je viens simplement vous inviter à faire une petite promenade en canot. Si vous voulez en profiter, je suis tout à votre disposition.

—Monsieur, vous êtes vraiment trop aimable, et j'accepte avec beaucoup de reconnaissance.

—Il n'y a pas de quoi, mademoiselle, car je suis plus que payé par le plaisir d'être en votre compagnie.

—Que vous êtes flatteur, ce soir.

—Non ; je vous assure que je ne dis que la vérité.

—Allons, mes enfants, s'écria l'oncle, je vous laisse à vos politesses. Bonne promenade, amusez-vous bien !.....

—Mais, mon oncle, interrompit Marguerite ; il y a de la place pour vous dans le canot ; venez avec nous.

—Non non, le canot est petit et je suis trop gros ; je pourrais le faire chavirer, ce qui ne serait pas drôle. D'ailleurs, je suis vieux, et je ne peux pas rester longtemps les jambes allongées dans le fond d'un canot. Au plaisir !

Et il s'éloigna.

—Oh ! le méchant oncle, fit Marguerite en riant.

Arrivé sur la jetée, Henri, d'une main ramena le canot à toucher près du bord, tandis que de l'autre il soutenait Marguerite et l'aidait à descendre. Il lui semblait que la main de la jeune fille tremblait légèrement, en serrant la sienne. Était-ce l'émotion ou la crainte ? Qui sait ?

Une fois Marguerite solidement assise à un bout du canot, Henri y descendit avec beaucoup de précautions et saisit des avirons. Il les maniait avec une grande dextérité, tantôt d'un coup sec et nerveux qui faisait jaillir l'eau à la surface, tantôt les enfonçant mollement avec une lenteur calculée.

Arrivé au milieu de la rivière, Henri ramena l'extrémité des rames dans le canot, comme pour prendre haleine ; Marguerite l'en avait prié, pour mieux admirer le tableau qui se déroulait sous leurs yeux.

—Quel contraste, dit-elle, entre l'aspect de ce port, l'hiver, et celui qu'il présente maintenant en été. L'hiver, ce n'est qu'un vaste plancher de glace couvert de neige ; tout est blanc, alentour : la terre, les toits des maisons. Seuls, les pins conservent leur verdure ; les autres arbres en tre-choquent dans les airs leurs branches dénudées comme des bras de squelettes. Les carcasses des navires sont figées dans l'immobilité de la glace, avec leurs mâts toutes nues, tendues tristement vers le ciel gris. Vous vous rappelez bien, l'hiver dernier, nous sommes venus ici même plusieurs fois en traîneau, nous y avons assisté à des courses, au même endroit où nous naviguons aujourd'hui.

—Oui, je me rappelle fort bien, fit Henri, et il est vraiment curieux d'observer ce que les saisons apportent de changements dans la physiologie de la nature.

—Oui, poursuivit Marguerite, l'hiver ne manque pas de poésie, mais que l'été est donc agréable, surtout dans cette île, où nous ne connaissons guère de journées trop chaudes et où les nuits sont toujours fraîches. Vive l'été ! Voyez maintenant cette belle plaine liquide, toute bleue, légèrement ondulée par la brise et par le flux. Des barques fragiles y balancent leurs voiles triangulaires comme des ailes de mouettes blanches. Et ces canots, là-bas, avec leurs avirons qui fendent l'eau. Ne dirait-on pas dans l'éloignement une troupe de ces insectes qui effleurent à peine de leurs longues pattes le miroir poli des fontaines ? Voyez ce yacht, avec ses formes sveltes et gracieuses, son pont ciré comme un parquet, ses cabines reluisantes, ses cuivres, qui dans le jour renvoient des étincelles au soleil. Qu'un voyage doit être bon sur un semblable navire ! Ne dirait-on pas le cou effilé et la coupe élégante d'une sarcelle au repos, prête à s'élaner sur les ondes. C'est le palais flottant d'un Crépuscule américain, qui vient chercher ici pour sa famille les brises fraîches et salutaires de nos climats. Puis, ces larges vaisseaux ancrés sur les bords ou au milieu du port, masses blanches aux vastes aubes, aux étages de cabines blanches superposées, comme des maisons flottantes, qui leur donnent l'air de cygnes gigantesques découpant sur l'onde leurs formes arrondies. Et ces autres aux bustes plus effilés, à la taille plus fine, d'une couleur plus sombre, longs comme ces serpents monstrueux que l'imagination ou la mauvaise foi de quelques marins voient glisser sur les flots. Tous nous amènent chaque jour et de tous les côtés des foules de touristes, à la recherche de la fraîcheur, des bains de mer et de beaux sites à visiter.

Pendant que Marguerite parlait ainsi, Henri l'écoutait avec une admiration mal déguisée. Parfois, ses rames, près de s'enfoncer dans l'eau, s'arrêtaient soudain à la surface, et le jeune homme se penchait, en avant vers son interlocutrice, comme s'il eût eu peur de perdre une seule de ses paroles. La voix de la jeune fille résonnait mélodieusement dans le silence, comme les perles humides en tombant des avirons. C'était une musique suave qui faisait vibrer les cordes les plus sensibles de l'âme. Henri l'écoutait, ravi, et la dévorait des yeux. Jamais il ne l'avait vue si belle, jamais il ne lui avait connu cet enthousiasme qui l'enivrait maintenant. Elle lui apparaissait sous un aspect tout nouveau. Quoiqu'elle fût encore un peu maigre et pâle, sa physionomie brillait du feu de l'inspiration intérieure.

On y voyait courir le souffle de la poésie, comme aux soirs d'été, ces lueurs fauves qui sillonnent le front des cieux. Dans la lumière effacée du crépuscule, on eût dit une déesse émergeant des flots pour inspecter son humide empire.

Et elle parlait, parlait toujours, notant les moindres détails du tableau qui se déroulait sous ses yeux, y trouvant toujours des aspects nouveaux, comme un peintre qui ajoute sans cesse à son œuvre de nouvelles lignes et de nouvelles couleurs.

Ce n'était plus la Marguerite des mois passés, l'enfant vive, gaie, insouciant, sans expérience, qui se laissait aller mollement au courant du fleuve de la vie ; ce n'était plus la Marguerite de ces derniers jours, jetée brutalement à terre par la désillusion, par le désenchantement, par la désespérance. Une nouvelle Marguerite venait de se révéler tout à coup sous les traits d'une ange déployant ses ailes pour s'élever dans les sphères mystérieuses de la poésie, c'est-à-dire de l'amour dégagé de la matière, de l'amour dans son essence la plus pure. Elle était désormais au nombre de ces âmes privilégiées qui vont puiser la douceur de leurs jouissances dans les profondeurs les plus intimes de la nature, comme les abeilles le miel au fond des fleurs. Les unes sont prédestinées par la naissance, c'est le plus petit nombre ; les autres sont consacrées par la douleur : lyres éoliennes suspendues aux branches des arbres du chemin de la vie et qui soupirent lorsque le vent de l'adversité passe à travers leurs cordes, c'est-à-dire les fibres de leurs cœurs. Les poètes ne sont que des âmes blessées, des cœurs tendres, qui voient

et sentent là où les autres ne voient et ne sentent rien.

Henri comprenait tout cela en écoutant Marguerite. Elle se révélait à lui tout à coup comme une intelligence supérieure ou plutôt comme une âme ouverte aux sensibilités les plus exquises. Il ne savait au juste s'il devait se réjouir ou s'attrister de cette transformation, qui semblait augmenter encore la distance qui le séparait de Marguerite. Il fallait plutôt s'en attrister, car il sentait la jeune fille emportée de plus en plus par un courant de mysticisme et de poésie qui l'éloignait des amours ordinaires.

Tout se transfigurait sous le prisme de son imagination, et les détails les plus vulgaires en apparence se revêtaient à ses yeux de formes et de couleurs exquises.

Henri n'osait pas l'interrompre ; il se contentait de l'écouter :

—Je ne puis me lasser, disait-elle, d'admirer le contraste du rouge foncé de la grève avec la teinte azurée de l'eau et le vert tendre des rives, tacheté çà et là du vert plus sombre des pins. Toute cette côte, quoiqu'un peu basse, est magnifique. Voyez ici le soleil couchant qui allume ses derniers reflets dans les vitres des maisons de Southport. C'est un vrai brasier. Cette leur encore incertaine qu'on aperçoit là-bas, au bout de cette langue de terre, c'est celle du phare qui marque l'entrée du port. Je ne sais pourquoi je vous parle de toutes ces choses que vous connaissez aussi bien et mieux que moi ; mais, ces détails ont pour moi, ce soir, un aspect tout nouveau et un charme que je ne leur connaissais pas auparavant.

Bientôt, le brasier des maisons de Southport diminua d'intensité, et peu à peu finit par s'éteindre. Les rayons du soleil mourant ne parvenaient plus jusque-là. En se retirant, ils effleurèrent l'eau d'une dernière caresse, comme d'un dernier baiser avant le repos de la nuit ; puis l'astré disparut au-dessous de l'horizon, laissant dans le ciel de grandes traînées lumineuses dont les teintes devinrent de moins en moins vives, et qui finirent par s'effacer complètement.

Alors commença le crépuscule.

Ce fut d'abord une lumière douce, un peu sombre, comme une teinte légère de mélancolie répandue sur tout le paysage. Pas un souffle n'agitait l'air. Sur les deux rives, les arbres inclinaient leurs branches immobiles comme si, lassés de la chaleur du jour, ils se fussent recueillis pour le repos de la nuit. Là bas un panache épais de fumée noire s'attardait autour de la cheminée d'un moulin à vapeur. Le port n'était plus qu'un vaste miroir où se réfléchissaient dans la limpidité de l'eau l'escarpement rouge des rives, les talus verdoyants, les bouquets d'arbres, les carcasses, les mâts et les voiles des navires.

Bientôt sous le flot des ombres envahissantes, tous les objets perdaient la netteté de leurs contours et se confondaient à la vue. Dans l'éloignement que prête l'obscurité, Charlottetown apparaissait enfouie dans un fouillis de verdure. Au premier plan, les jetées qui séparent les bassins ouverts, donnant dans l'ombre l'illusion d'un groupe d'îles ; en arrière, comme au fond d'un tableau, un prolongement plat de maisons, d'arbres, avec çà et là, une pointe de clocher s'élevant curieusement au-dessus des toits, et des lumières perçant au travers de l'obscurité. Grâce à la complicité de la nuit, l'imagination pouvait facilement prolonger l'illusion des premiers plans et se figurer Venise endormie sur les flots bleus de l'Adriatique, et dans la limpidité de son ciel.

Henri imaginait volontiers qu'il naviguait dans une gondole, qu'il était à côté de sa fiancée et qu'il allait chanter avec elle un long duo d'amour dont les notes iraient expirer sur la grève avec le flot. Mais, sa fiancée lui échappait toujours de plus en plus. Ses chants semblaient ne plus appartenir à la terre ; ils semblaient au ciel.

LOUIS TESSON.

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL 20 FEVRIER 1892

CARMEN

PREMIERE PARTIE

XXXV

AMOUR

Maître Le Huédé, debout sur le seuil de sa porte, effaça de son mieux sa panse rabelaisienne pour laisser passer Olivier.

—Faut-il vous servir à déjeuner, monsieur, lui demanda-t-il ?

—Non, mon cher hôte....

—Faites vous donc pénitence ce matin ? Ce n'est cependant, que je sache, ni quatre-temps, ni vigile, et par conséquent le jeûne et l'abstinence ne sont pas de rigueur....

—Je ne fais pénitence en aucune façon, répondit le jeune homme en riant, mais, me trouvant en grand appétit, j'ai déjeuné avec du pain et du lait dans une métairie à deux ou trois lieues d'ici.

—Mauvaise nourriture, monsieur, et qui ne soutient point l'estomac d'un homme.

—Sans doute, mais elle le garnit.

—Heu ! heu ! tant bien que mal.... Il faudrait au moins par là dessus quelque réconfortant, un flacon de vin des Canaries, par exemple. J'en ai d'excellent, provenance directe. Il est depuis dix ans dans ma cave.

—Eh bien ! vous allez monter dans ma chambre un flacon de ce généreux breuvage, mais à condition que vous apporterez en même temps deux verres, que vous me tiendrez tête et que vous me ferez raison en trinquant avec moi.

—De grand cœur, monsieur, de grand cœur ! Je n'ai jamais refusé d'accepter une politesse. Je sais trop ce que je dois à mes hôtes....

Ceci fut dit à haute voix. L'aubergiste ajouta tout bas :

—Et à ma cave.

Un instant après Olivier et maître Le Huédé étaient assis en face l'un de l'autre et le vin couleur d'ambre des Canaries coulait dans des verres à pattes en forme de tulipes.

—Qu'en dites-vous, monsieur ? demanda le Breton après avoir savouré la première gorgée.

—Délicieux !

—Oui..... oui..... J'ose croire que l'intendant de la province n'en boit pas de meilleur.

La figure large de l'aubergiste s'illumina d'allégresse. Sa sensualité et son amour-propre trouvaient amplement leur compte dans les libations qui s'accomplissaient.

—Mon cher hôte, lui demanda Olivier après quelques rasades, vous qui devez connaître tous les environs, pourriez vous m'apprendre à qui appartient une jolie chaumière, entourée de grands arbres, qui se trouve à un quart de lieue environ de Saint-Nazaire, au bout d'un chemin creux ? En passant auprès de cette maisonnette j'ai vu dans l'enclos une toute jeune fille blonde et pâle qui n'avait ni la figure ni la tournure d'une métayère.....

—Mam'zelle Norah ! dit maître Le Huédé. La chaumière et l'enclos sont à elle.

—Qu'est-ce que c'est que mam'zelle Norah ?

—C'est une fille de noblesse et de bonne maison, monsieur, c'est la dernière descendante d'une grande race, c'est Mlle Dinorah de Kerven.....

Maître Le Huédé prononça ce nom avec une sorte de solennité et avec un évident respect.

Le cœur d'Olivier tressaillit.

—Ces Kerven étaient de bons gentilshommes, reprit l'aubergiste, de vaillants hommes de mer,

et des seigneurs tenant leur rang dans la province. Ils possédaient jadis un beau manoir qui portait leur nom et qui n'existe plus aujourd'hui. Que voulez-vous, il y a des familles qui ont du malheur. Celle-là est du nombre. Elle est allée toujours en s'appauvrissant là où tant d'autres se seraient enrichis, et ça se comprend. Ces Kerven passaient leur vie à rendre des services au pays et à ne jamais demander de récompense, au contraire de tous ceux qui se font si bien payer les services qu'ils ne rendent pas.

—Ainsi, le père de Mlle Dinorah est pauvre ?

—Il est mort..... La mère était morte la première..... L'enfant est orpheline. Elle avait quatre ans quand elle a perdu son père, alors capitaine et chevalier des ordres. Elle a été élevée dans un couvent de Nantes. Elle est revenue ici depuis trois ans ; elle vit seule avec sa servante Jocelyne (une brave fille !) dans la chaumière que vous avez vue. Cette chaumière est un petit domaine qui peut rapporter, bon an, mal an, huit ou neuf cents livres, voilà tout ce que Mlle Dinorah possède.

—Mais c'est la misère ! s'écria Olivier presque avec effroi.

—Nenni, monsieur, ce n'est pas la misère, et la preuve c'est que mam'zelle Norah, toute pauvre qu'elle soit, trouve moyen de faire plus de bien aux malheureux que beaucoup de gens riches. Elle est la providence de tous ceux qui souffrent. Elle se contente de rien et elle donne tout ce qu'elle a. Elle visite les malades. Elle les soigne ; elle veille auprès d'eux. Enfin, à trois lieues à la ronde on la connaît, on la respecte, on l'aime et on l'appelle le bon ange.....

Tandis qu'Olivier écoutait maître Le Huédé, une émotion douce et pénétrante s'emparait de lui. Une larme furtive vint à ses paupières et tomba dans le verre qu'il portait machinalement à ses lèvres.

—Enfin, dit-il d'une voix moins assurée que de coutume, est-elle heureuse, cette noble et belle enfant ?

—Heureuse ! oui, monsieur, je le crois, maintenant du moins : mais cela durera-t-il toujours ? j'ai grand-peur que non.....

—Que voulez-vous dire ?

—Des choses pleines de bons sens, monsieur, et vous allez voir. Suivez bien mon raisonnement, s'il vous plaît : Dans la vie, pour une fille de noblesse, il n'y a que deux états : le mariage ou le couvent ; est-ce vrai ?

—C'est vrai.

—Mlle Dinorah de Kerven, c'est clair comme le jour, n'a pas la moindre vocation pour la guimbe de religieuse et pour l'existence monastique. Elle est trop pieuse, trop charitable et trop bonne pour aller s'enfermer derrière les grilles d'un cloître, comme une prisonnière dans son cachot, à prier Dieu stérilement et égoïstement du matin au soir, sans profit pour personne. Elle mourrait de consommation et de grand ennui, c'est certain, si tout d'un coup elle ne sentait plus autour d'elle l'air de la mer, les rayons du soleil et la bonne odeur des rosiers de son paradis. D'après ce que je vous ai dit du caractère et des habitudes de mam'zelle Norah, vous croyez comme moi, n'est-ce pas ?

—Je le crois comme vous, j'en conviens.

—Donc, ne parlons plus du couvent. Mam'zelle Norah n'y voudrait point entrer et d'ailleurs, si elle y entra, tous les pauvres du pays iraient l'en retirer de force. Reste donc le mariage.....

—Sans doute.

—C'est là que je vous attends. La jeune fille, au jour d'aujourd'hui, n'est encore qu'une enfant, et n'y pense guère ; mais plus tard, dans un an, dans deux, dans trois, que sais-je ? un jour enfin, qu'il vienne tôt ou qu'il vienne tard, elle y pensera, c'est infaillible, puisque le bon Dieu a créé la femme pour prendre un mari et pour avoir des enfants. Ecoutez plutôt notre recteur, quand il célèbre une messe de noces et qu'il dit aux deux promis : *Croissez et multipliez*. Eh bien ! quand ce jour-là sera venu, qu'arrivera-t-il ?

—Mlle de Kerven se mariera.

—Non, monsieur, elle ne se mariera point.

—Et pourquoi ?

—Parce qu'elle ne peut pas épouser le premier venu ; parce qu'avec le nom qu'elle porte, elle doit devenir la femme d'un gentilhomme ou d'un homme très riche, ou rester fille, et malheureusement ni l'homme riche, ni le gentilhomme ne comprendront que la beauté, la bonté et la vertu de mam'zelle Norah sont une plus précieuse dot que les millions de la terre. Êtes-vous toujours de mon avis cette fois-ci ?

—Non.

—Ah ! ah ! fit maître Le Huédé étonné, pour-quoi donc ça ?

—Parce que je crois fermement, mon cher hôte, qu'il existe encore en ce monde des gens nobles et des gens riches, doués d'assez de cœur et d'intelligence pour comprendre toute la valeur des trésors dont vous parlez.

—Où sont-ils, ces gens-là ?

—Je n'en sais rien, mais ils existent.

—Eh bien ! monsieur, quand vous me les aurez montrés, je dirai que vous avez peut-être raison, mais pas avant. Tel que vous me voyez je n'ai pas toujours tenu l'hôtellerie des *Armes de Bretagne*, sur la place de Saint-Nazaire ; j'ai été marin ; j'ai voyagé ; j'ai vu bien des pays, et je vous l'affirme, foi d'honnête Breton, je n'ai jamais rencontré nulle part que l'égoïsme et l'amour des écus..... et pourtant je suis un vieil homme et mes cheveux sont tout gris, pour ne pas dire tout blancs.

—Eh bien ! moi, je suis jeune, s'écria Olivier, je suis plus heureux que vous ; j'ai rencontré déjà des dévouements sans bornes et des désintéressements absolus !.....

En parlant ainsi le jeune homme pensait à son père et à don José Rovero.

Maître Le Huédé salua.

—Dévouement et désintéressement ! dit-il, deux oiseaux rares ! deux merles blancs ! enfin, je veux vous croire et j'admets que sous le soleil qui nous éclaire il existe encore des gens bien avisés, capables de faire le bonheur de leur vie en épousant Mlle de Kerven..... Qu'arrivera-t-il de cela, selon vous ?

—Il arrivera que l'un de ces gens bien avisés aimera la jeune fille, se fera aimer d'elle, lui demandera sa main, l'obtiendra, l'épousera et sera parfaitement heureux.

—Ah ! par Saint-Malo ! je crois bien qu'il sera heureux..... ou plutôt qu'il serait heureux ; car malheureusement, monsieur, il y a une chose à laquelle vous ne pensez pas..... le personnage noble et riche, assez généreux pour préférer le bonheur à quelques sacs d'écus, comment deviendrait-il amoureux de Mlle Dinorah ?

—Quelle singulière question vous me faites là, mon cher hôte ! Il en deviendra amoureux en la voyant, tout naturellement.

—D'accord, mais où la verra-t-il ? Mam'zelle Norah ne quitte point sa maison, ne se montre nulle part, ne reçoit personne..... Or, il faudrait qu'un bien grand hasard s'en mêlât, vous en conviendrez, pour que le personnage en question suivit tout justement le chemin creux qui conduit à la métairie, longeât l'enclos, vit la jeune fille, en devint épris et l'épousât.

—Eh ! mon Dieu, moi qui n'avais rien à faire de ce côté, j'ai passé par là cependant, et j'ai vu la jeune fille.....

—Très bien, mais qu'est-ce que cela prouve ? Vous avez vu mam'zelle Norah, mais vous n'en êtes point épris et vous ne l'épouserez pas.....

En ce moment, on appela maître Le Huédé à plusieurs reprises. Une demi-douzaine de matelots à moitié ivres venaient d'entrer dans la salle basse et menaient grand bruit. La présence du maître du logis devenait indispensable pour faire entendre raison à ces tapageurs.

L'aubergiste descendit tout aussitôt et, par la force des choses, l'entretien se termina là.

Olivier, demeuré seul, éprouva, pour la première fois de sa vie, un sentiment indéfinissable, et dont il lui fut impossible de se rendre compte. Il ressentit une sorte d'inquiétude vague et sans cause déterminée ; les heures se traînaient lentement ; il lui semblait que cette journée ne finirait pas, et que celle du lendemain n'arriverait jamais.....

Pour tuer le temps, il s'installa devant la fenêtre ouverte, avec son livre de croquis sur les

genoux, et il essaya de dessiner quelques-uns des aspects du mouvant panorama qui s'offrait à ses yeux. Mais c'était toujours le toit de chaume de la maisonnette de Dinorah, ou le profil angélique de la jeune fille, qui revenaient sous ses crayons.

Sa pensée ne pouvait se détacher de cette blonde enfant qu'on appelait le *bon ange*, et, à vrai dire, il ne faisait pas de bien grands efforts pour l'en éloigner.

* * *

Le jour suivant, Olivier était sur pied avant même que les rayons obliques du soleil levant eussent baigné de leurs clartés matinales les belles campagnes de la Loire. Il quitta l'auberge et ne pouvant se présenter d'aussi bonne heure à la métairie, il alla se promener ou plutôt errer comme une âme en peine dans la campagne, cherchant tous les points élevés, tous les monticules de terrain du haut desquels son regard arrivait jusqu'aux grands arbres qui dominaient la chaumière de Dinorah.

Aussi, vers huit heures, il se dit que l'un des buts de sa visite étant de recommencer le croquis de la maisonnette, rien ne l'empêchait de se livrer à ce travail sans importuner par sa présence la blonde maîtresse du logis.

Une fois ce raisonnement subtil formulé dans son esprit, il se dirigea d'un pas rapide et délibéré vers la métairie; il fit tourner l'échalière sur ses gonds de bois, et il rentra dans l'enclos.

La première chose qu'il vit fut Dinorah, vêtue exactement comme la veille, entourée de ses poules et de ses canards auxquels elle jetait de la main droite des poignées de grains qu'elle puisait dans un petit sac suspendu à son bras gauche.

— Bonjour, monsieur ! cria-t-elle gaiement à Olivier, soyez le bienvenu : vous me voyez au milieu de ma petite famille emplumée ; je la nourris et elle me le rend.....

— Faut pas mentir, mam'zelle Norah ! s'écria Jocelyne, qui avait entendu les paroles de la jeune fille, et qui se montra sur le seuil de la chaumière. Jésus ! le monsieur croirait que nous mangeons nos poules et nos canards, et pas du tout ! quand ils sont ben gros et ben gras et bons à mettre en fricassée, vous ne voulez point qu'on y touche, et vous dites comme ça que vous les avez vus tout petiots, et que ça vous z'ferait du chagrin si on les on leu'y faisait du mal, et c'est la vérité, ma foi jurée !

— Sotte que tu es, répondit en riant Dinorah, et les œufs qu'ils nous donnent, les comptes-tu pour rien ? Tu vois bien que j'avais raison, et tu ne sais ce que tu dis.....

Puis la blonde enfant reprit en s'adressant à Olivier :

— Vous allez voir, monsieur, comme votre dessin d'hier est joli dans son vieux cadre de bois sculpté L'autre bordure est toute prête pour le clocher de Saint-Nazaire, puisque vous voulez absolument remplir ma pauvre maison de chefs-d'œuvre. Je jette ma dernière poignée de blé noir à tous ces affamés et je suis à vous..... nous allons entrer à l'instant.....

Ce qui fut dit fut fait, et Dinorah précéda son visiteur dans la pièce du rez-de-chaussée.

Olivier admira beaucoup le charmant cadre du dix-septième siècle, dont Mlle de Kerven avait fait les honneurs au croquis de la chaumière. Il déploya ensuite sur la table le dessin qu'il apportait ; Dinorah frappa joyeusement dans ses mains, et Jocelyne déclara d'un air grave et convaincu qu'elle n'avait jamais vu de clocher si parfaitement ressemblant.

— Dites donc, monsieur, demanda-t-elle, sauriez-vous ben tirer en portraiture la figure d'une personne, aussi en grand sur le papier qu'au naturel ? Ça doit être ben difficile tout de même à attraper ! Ah ; mais oui.....

— Je crois que je m'en tirerais à peu près..... Pourquoï cela mam'zelle Jocelyne ?.....

— Parce que, si c'était un effet de vot'bonté, de tirer ma frimousse en ressemblance, j'enverrais ma feuille à ma vieille mère grand' qui reste devers Guérande, et la pauvre vieille, elle

serait capable d'en devenir quasiment folle de contentement.....

— Jocelyne !..... Jocelyne !..... dit vivement Dinorah, quelle demande indiscrète fais-tu là, ma fille ?.....

— Eh ! laissez donc, mam'zelle Norah :..... Jésus ! si le monsieur ne veut point, il ne se gênera guère pour me répondre : *Nenni, ma foi ?* et il n'en sera pas autre chose. Mais il a l'air ben aimable tout à fait, le monsieur, ça c'est la pure vérité ! Ah ! mais oui, et je suis sûre qu'il ne dira point : *Nenni*.....

— Et vous avez bien raison, ma brave Jocelyne, nous sommes, mes crayons et moi, tout à fait à votre service, répliqua Olivier. Seulement, j'espère que si Mlle Dinorah est contente de votre portrait, elle ne me refusera pas la permission de faire le sien ?.....

— Hélas ! monsieur, murmura la jeune fille avec tristesse, je n'ai personne à qui l'envoyer, moi..... Je n'ai point de famille..... point de vieux parents à qui mon visage pourrait causer un instant de joie..... Cependant, s'il vous est le moins du monde agréable de reproduire mes traits comme étude, je vous servirai bien volontiers de modèle.....

— Et jamais plus divin modèle n'aura tenté les crayons d'un artiste ! se dit Olivier à lui-même, mais, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, il n'exprima point tout haut cette pensée.

Après un déjeuner charmant comme celui de la veille, Olivier se mit à l'œuvre. Il condamna Jocelyne à l'immobilité la plus absolue et il commença, d'après sa bonne figure souriante et bouffie, une étude que Boucher ou Vanlon n'eussent pas signée peut-être sans hésitation, mais qui possédait du moins le très grand mérite d'une complète ressemblance.

Cette étude fut remise à la Bretonne enthousiasmée qui tout aussitôt, au grand scandale de Dinorah et aux grands éclats de rire d'Olivier, plia très soigneusement la feuille de papier en huit, afin de pouvoir l'envoyer à son aïeule dans une lettre de dimension moyenne.

Le jeune homme revint le lendemain pour le portrait de Mlle de Kerven. Il y travailla toute la journée, et, le soir, il déclara qu'il était fort peu satisfait de son œuvre et qu'il faudrait la recommencer.

— Mais c'est charmant ! s'écria la blonde enfant, c'est bien plus joli que moi !

— C'est une hérésie, mademoiselle ! j'ai fait une besogne d'écolier et je me déclare inexorable ! je ne désespère pas, cependant, et, Dieu aidant, je ferai mieux demain !

Le lendemain, nouvelle séance, nouvelle étude, nouveau mécontentement de l'artiste.

Le troisième jour, travail pareil et résultat semblable.

Dinorah ne se lassait pas de poser. Olivier ne se lassait pas de dessiner. Le portrait de la jeune fille prenait les allures de la tapisserie de Pénélope..... On ne le défaisait point chaque nuit à la vérité, mais on le recommençait chaque matin, ce qui revenait à peu près au même.

Les journées s'écoulaient avec une rapidité merveilleuse. Tout en posant et en dessinant, les jeunes gens causaient. Dinorah, confiante, et d'ailleurs n'ayant rien à cacher, racontait à Olivier le passé de sa famille et les grandeurs disparues de sa race.

De la fortune évanouie, des illustrations dont le souvenir s'effaçait, du grand nom destiné à s'éteindre avec elle, elle ne regrettait rien ; son unique douleur était de n'avoir jamais reçu les tendres baisers d'une mère.....

Olivier se montrait moins communicatif et moins sincère. Il parlait de son père comme jouissant d'une très modeste fortune, qui cependant, grâce à la simplicité de ses goûts, lui permettait de satisfaire sa passion pour les voyages et pour les beaux arts.

Après ces confidences réciproques, complètes d'un côté, pleines de restrictions de l'autre, l'intimité la plus innocente, mais aussi la plus parfaite, régna entre ces deux jeunes gens. Ils semblaient ne plus pouvoir se passer l'un de l'autre ; ils se parlaient de tout, excepté du sentiment nouveau qui venait de s'éveiller dans

leurs âmes, et ce sentiment, avons-nous besoin de le dire, c'était l'amour.....

Déjà Dinorah avait donné sa vie tout entière à Olivier, et pourtant, dans sa candeur divine, elle ne soupçonnait même pas qu'elle l'aimait autrement que d'une fraternelle affection.

Olivier, mieux instruit des choses de ce monde, ne s'était pas fait illusion un seul instant ; mais pas un seul instant ; mais pas un seul instant non plus, en comprenant combien il était profond son amour et combien il était partagé, la pensée infâme d'un séducteur n'avait osé se présenter à son esprit.

En se disant pour la première fois : *je l'aime !* il avait ajouté sans hésitation, avec la chevaleresque loyauté qui faisait le fond de son caractère : *elle sera ma femme !*

Dinorah était pauvre ; mais qu'importait cette pauvreté ? Olivier ne se trouvait déjà que trop riche.. Douze ou quinze millions ! qu'en ferait-il, mon Dieu, lui que les charmes d'une vie obscure et simple séduisaient plus que le bruit et l'éclat, et les jouissances raffinées du luxe ?

Donc le fils de l'armateur du Havre se regardait comme le fiancé de Mlle de Kerven, sans qu'une seule parole eût été échangée entre eux à propos de leur tendresse et de leur avenir.....

Chose bizarre et charmante à la fois ! le premier aveu d'amour (aveu indirect et presque involontaire, il est vrai) fut prononcé, non par Olivier, mais par Dinorah.

Voici comment :

Une semaine s'était écoulée, puis une seconde, la troisième venait de commencer.....

Naturellement Olivier ne quittait point Saint-Nazaire, et, prétextant vis-à-vis de Maître Le Huédé les plus lointaines excursions, se rendait chaque matin à la métairie de l'ange blond, pour ne s'en éloigner que le soir.

Il savait que son père devait être inquiet et affligé de cette longue absence, qui menaçait en outre de se prolonger indéfiniment, mais dominé par un sentiment bien autrement fort, bien autrement irrésistible que l'affection filiale, il s'efforçait de ne point songer au chagrin du vieillard, et il n'y pensait en effet que lorsqu'il était seul, le soir, dans sa chambre de l'hôtellerie des Armes de Bretagne.

Un jour, en arrivant à la ferme, il trouva Dinorah assise sur un petit tertre, à l'extrémité de l'enclos, sous l'ombrage touffu des chênes.

Elle semblait doucement pensive, et sa poitrine chastement voilée soulevait à temps égaux le corsage de sa robe sombre.

Olivier, dont les pas s'assourdissaient sur le tapis de gazon épais, et qui d'ailleurs marchait avec la légèreté d'un amoureux, arriva jusque auprès d'elle sans qu'elle l'eût entendu venir, tant sa rêverie était profonde.

Il s'arrêta devant elle, les yeux fixés avec une admiration muette sur ce charmant visage incliné, et sur le royal diadème de ses nattes blondes.

Mlle de Kerven leva la tête, elle vit le jeune homme, et, sans manifester la moindre surprise, elle lui tendit la main avec un geste plein de grâce et de simplicité.

— Dinorah, lui dit le jeune homme, vous ne saviez pas que j'étais là.

— C'est vrai.

— A quoi donc pensiez-vous ?

— A vous.

— Et que pensiez-vous de moi ?

— Je ne pensais rien de vous, mon ami, je pensais à vous.....

Un instant de silence suivit cette adorable réponse, puis Olivier, s'agenouillant à demi devant la jeune fille, tira du petit doigt de sa main gauche un anneau d'or ciselé ; et le présentant à Mlle de Kerven, murmura d'une voix très émue :

— Dinorah, cet anneau était la bague de mariage de ma mère... Si, comme je le crois, vous avez compris que je vous aimais, et si vous consentez à devenir ma femme, acceptez cette bague..... Ce sera me dire que vous me donnez votre cœur et que vous ne serez jamais qu'à moi.....

La blonde enfant attacha sur Olivier un regard dans lequel toutes les flammes d'une divine tendresse éclataient.

Elle prit l'anneau sans hésiter et elle le passa à son doigt en balbutiant :

—Je vous ai donné mon cœur, et je jure de n'être jamais qu'à vous.

Olivier, enivré, entouré de son bras gauche la taille ronde et souple de la jeune fille, et, l'attirant à lui lentement, il appuya ses lèvres sur son front.

Ce baiser fut le premier ; il fut aussi le seul...

Et voilà de quelle façon Olivier Le Vaillant et Dinorah de Kerven se dirent qu'ils s'aimaient, et se fiancèrent l'un à l'autre.

Connaissez-vous de plus chastes amours, en connaissez-vous de plus charmante ? Dieu ne dut-il pas sourire à ces naïves et pures tendresses, et, du haut du ciel, les bénir ?

Hélas ! en ce moment, Dieu ne regardait pas !

Le lendemain, Olivier quittait Saint-Nazaire pour retourner au Havre par la ligne la plus directe et de la façon la plus rapide, c'est-à-dire en suivant les routes royales, en prenant des chevaux de poste, et en courant à franc étrier de relais en relais.

Il était si pressé d'arriver qu'il ne sentait même pas la fatigue écrasante de ce mode de locomotion.

Ses dernières paroles à Dinorah avaient été celles-ci :

—Je ne dépens pas de moi seul, mais entre nous et le bonheur aucun obstacle ne peut s'élever. Aimez-moi, attendez-moi, et ayez confiance.....

A ceci, Mlle de Kerven avait répondu :

—Je vous aime, j'ai confiance, et je vous attendrai.....

Olivier ne doutait pas un instant du consentement de son père, et, selon toute apparence, il avait raison de ne pas douter. Philippe Le Vaillant n'était point un de ces hommes qui décorent leur égoïsme et leur soif de domination du nom si beau, mais si menteur, d'amour paternel. Il n'appartenait pas à cette classe de tyrans domestiques qui prétendent arranger à leur guise l'avenir de leurs enfants, et n'admettent en aucune façon la possibilité d'un bonheur dont ils n'ont pas eux-mêmes tracé le programme..... classe malheureusement trop commune et qui se perpétue éternellement, car c'est à elle qu'ont été et que seront toujours réservées l'estime et l'admiration du monde, qui ne juge que sur les apparences et qui décerne sans conteste des brevets d'exemplaire paternité à quiconque s'écrie : Je suis un bon père, car je veille avec une inflexible tendresse et une rigidité salutaire sur le bonheur et sur l'avenir de mes enfants !

D'ailleurs, quelle raison valable Philippe Le Vaillant pourrait-il opposer au mariage de son fils et de Dinorah ?

N'avait-il pas lui-même donné l'exemple d'un choix complètement désintéressé lorsque, déjà millionnaire, il avait épousé la mère d'Olivier, fille bonne et charmante, nous le savons, mais sans fortune ?

Mlle de Kerven n'était pas plus pauvre maintenant que ne l'était jadis Mlle Valin. Elle apportait en dot, non-seulement sa beauté radieuse et son âme angélique, mais encore sa noblesse et l'illustration de sa race. Or, au siècle dernier, ceci devait être compté pour beaucoup.

Enfin, et comme suprême argument, Olivier se proposait de dire à son père :

—Je l'aime, et je ne puis vivre sans elle En me donnant Dinorah, vous me donnerez une seconde fois la vie.....

Olivier savait bien que la réponse du vieillard serait celle-ci :

—Prends-là puisqu'en elle est ton bonheur..... Puisque tu l'aimes, je l'aimerai.....

Et, dans ce rêve enchanté, il voyait déjà son père ouvrant ses bras et son cœur à la blonde enfant et la nommant sa fille chérie.....

Aussi pour arriver plus vite à la réalisation de ce rêve, il fouettait à tour de bras les malheureux bidets de poste, qui ne partageaient point son amoureuse impatience, et il enfonceait les molettes de ses éperons dans leurs flancs ensanglantés.

Le cinquième jour après son départ de Saint-Nazaire, il arrêtait son cheval tout blanc d'é-

cume devant la grille de la maison d'Ingouville, et, jetant la bride au postillon qui l'accompagnait, et qui ne se soutenait pas d'avoir jamais galopé si vite, il traversa les jardins et s'élança comme un tourbillon dans le vestibule.

Zéphir Coquin, le vieux domestique que nous connaissons déjà, faillit tomber à la renverse, d'étonnement et de joie, en apercevant son jeune maître.

—Monsieur..... monsieur cria-t-il en courant vers l'escalier de toute la vitesse de ses jambes un peu chancelantes, voici M. Olivier.

Une porte s'ouvrit. Philippe Le Vaillant, pâle d'émotion, tendit ses bras à son fils qui s'y précipita.

—Mon enfant..... mon cher enfant..... balbutiait-il, te voilà donc enfin ! Oh ! que je suis heureux de te voir et de t'embrasser..... Depuis ton départ je ne sentais plus mon cœur, tu l'avais emporté.....

—Mon père, répondit Olivier, je connais quelqu'un que notre union rend plus heureux que vous..... c'est moi.....

Après les premiers épanchements, Olivier quitta le vieillard pour aller changer de costume, le sien était dans le plus déplorable état et couvert tout à la fois de poussière et de boue.

—Dans une heure j'aurai parlé..... murmurerait le jeune homme en achevant rapidement sa toilette ; dans une heure mon père m'aura répondu : *Sois heureux !*

Il alla rejoindre Philippe Le Vaillant.

—Mon enfant, lui dit ce dernier, avant de te questionner sur les détails de ton voyage, avant d'écouter tes récits qui me feront passer de si douces heures, il faut que je t'apprenne une grande nouvelle.....

—Heureuse, je l'espère ?

—Heureuse et triste à la fois..... Je vais te monter d'abord de bien douloureuses blessures, mais je crois les avoir guéries.....

—Je vous écoute avec un intérêt dont vous ne doutez pas.

—Tu m'as entendu parler bien souvent de don José Rovero ?

—Votre meilleur ami ! celui qui, dans une crise terrible, vous a si généreusement et si spontanément sauvé !..... Ne vous souvenez-vous pas que, dans les prières de mon enfance, je demandais chaque soir au bon Dieu de veiller sur don José Rovero en même temps que sur vous, et de le protéger comme il vous protégeait vous-même ?

—Eh bien, cher Olivier, ces prières touchantes de ta voix enfantine, Dieu ne les a pas écoutées !

—Don José est malheureux ! s'écria Olivier.

—Oui.

—Mais nous lui viendrons en aide par tous les moyens, n'est-ce pas, mon père ? Nous ferons pour lui ce qu'il a fait jadis pour vous ! nous le sauverons !.....

Philippe Le Vaillant saisit la main de son fils et la serra.

Puis il reprit :

—Don José m'a écrit..... voici sa lettre.....

Et il lut tout haut les pages touchantes qui jouent dans notre récit un rôle important.

En entendant ces pages, Olivier, à plus d'une reprise, dut essuyer ses yeux mouillés de larmes.

—Mon père, demanda-t-il vivement lorsque Philippe eut achevé, qu'avez-vous répondu ?

—Ceci.....

Et, de même qu'il avait lu la lettre de don José, l'armateur lus sa courte réponse.

Cette réponse, on s'en souvient, se terminait par ces mots :

—..... *Mon ami, mon frère, je te demande pour mon fils Olivier la main de ta fille Annunziata.....*

Le malheureux Olivier reçut ces dernières paroles en plein cœur, comme un coup de foudre.

Il pâlit, chancela, et, pour ne pas tomber, il fut obligé de s'appuyer au dossier du fauteuil près duquel il était debout.

Philippe attribua cette émotion violente et visible à la surprise bien naturelle que devait éprouver un fils en apprenant à l'improviste qu'il était fiancé, et fiancé irrévocablement, car un homme d'honneur ne pouvait éluder sans honte, et presque sans crime, un engagement pris d'une façon à ce point solennelle, vis-à-vis

d'un père mourant et d'une enfant orpheline.

Cependant, comme la pâleur d'Olivier ne diminuait pas, Philippe lui demanda avec trouble :

—Ai-je bien agi, mon fils, en disposant ainsi de toi ? Ai-je fait mon devoir ?

—Vous avez fait votre devoir..... répondit le jeune homme sans hésiter, et vous avez bien agi.....

Nos lecteurs connaissent maintenant le motif de l'habituelle mélancolie d'Olivier, et comprennent pourquoi ses réponses étaient évanescentes lorsque son père l'interrogeait au sujet de sa tristesse.

XXXVI

MORTE ET VIVANTE

A partir du jour où la lettre datée de Saint-Nazaire et portant la signature d'Annunziata était parvenue à Philippe Le Vaillant, l'armateur avait vécu dans une agitation continuelle.

Cette lettre annonçait le prochain départ de la jeune fille sur un bâtiment chargé de sel et venait du Croisic au Havre. Le service des postes était fort mal et fort inexactement fait à cette époque, le petit navire caboteur avait pu marcher aussi vite que le message d'Annunziata, et par conséquent la fille de don José Rovero pouvait arriver d'une heure à l'autre.

Or, pour rien au monde l'armateur n'aurait voulu que l'orpheline à laquelle il s'était juré de servir de père, débarquât sur le quai du Havre comme une pauvre enfant abandonnée, sans trouver quelqu'un pour la recevoir.

L'armateur avait donc pris les mesures nécessaires afin que tout navire venu du Croisic lui fut signalé, soit en rade s'il attendait l'heure de la marée, soit au moment de son passage entre les jetées s'il arrivait tout à point pour profiter de la haute mer.

Dans le premier cas, une chaloupe d'honneur avec six hommes d'équipage se tenait prête à nager à toute vitesse vers le caboteur pour prendre et ramener Annunziata.

Dans la prévision de la seconde éventualité, une voiture stationnait sans cesse auprès du quai de débarquement afin de conduire la jeune fille à la maison d'Ingouville sans une minute de retard.

Ajoutons que Philippe Le Vaillant passait sur la jetée ses journées entières, et que deux domestiques de confiance avaient ordre de se relayer la nuit pour le remplacer au service de vigie.

A suivre

Quand on considère les mérites d'un bon article, il ne manque plus que des preuves comme celles données ci-dessous pour convaincre et dissiper tous les doutes. Constantine, Mich. E. U. A., 16 fév., 1887 : Par suite d'un effort, j'ai souffert pendant trente ans, de douleurs dans le dos ; je passais des semaines entières au lit. Aucun remède ne me soulageait. Il y a huit ans j'achetai l'Huile St Jacob. Après quatorze applications je me trouvais guéri, fort et bien depuis. J'ai fait toute sorte de travaux et puis lever comme jamais. Pas de récidive depuis des années.— D. M. Rearick.

DRS MATHIEU & BERNIER
CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portrait de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a près de 10,000 steamships dans toutes les mers monde.

—Les défenses d'un éléphant ordinaire pèsent environ 120 livres.

—Plus de 100 millions de Chinois sont occupés directement ou indirectement dans le commerce du thé.

—Le parlement irlandais a existé pendant plus de 300 ans, il fut aboli en 1801, au temps de réunion avec la Grande-Bretagne.

—Une curieuse coutume indienne est celle d'être rasé pendant son sommeil. Les barbiers indiens ont, paraît-il, la main très légère et rasant leur homme sans le réveiller.

—Un prix de \$5,000 est offert pour le meilleur poème, ou chanson, qui devra être lu ou chanté à l'ouverture de l'Exposition de Chicago. Le concours est ouvert au monde entier, et le prix sera accordé à l'écrivain victorieux par un comité de l'exposition universelle.

—Les cratères des volcans des Andes ont vomis, il y a quelque temps, plusieurs espèces de poissons vivants qui font l'étonnement de la population. Ces poissons sont aveugles, cependant, et dans les profondeurs de la terre ils vivaient dans de l'eau bouillante, dit-on.

—La famine en Russie a atteint des proportions épouvantables. Le territoire affecté par la disette comprend treize provinces de la Russie d'Europe. Pour nourrir la population mourant de faim, il faudrait au moins cent quatre-vingt millions de livres de provisions, arrivant par cinquante chars par jour, tandis qu'il est entré dans ces provinces que onze chars par jour pendant la semaine de Noël. On calcule que le nombre des personnes frappées par la faim dépasse quatorze millions; la perte du gouvernement par le manque de revenus est évaluée à 100 millions de piastres, et les dommages causés par cette famine sont estimés à 500 millions de piastres.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

M Félix Sauvageau, entrepreneur-menuisier, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TERÉBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

MAISON BLANCHE
65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas.
Venez voir nos prix et vous serez satisfaits.

PACIFIQUE CANADIEN

DURANT LES MOIS DE MARS ET AVRIL

CHAQUE MARDI à 9 hrs p.m.
Des Trains pour les COLONS

Quitteront la Jonction Carleton, avec un char-dortoir pour Colons, y attaché, à destination de

MANITOBA
ET LE Nord-Ouest Canadien

Pour les patrons n'amenant pas de stock un char dortoir pour colons sera attaché à chacun des trains-express quittant Montréal à 8.40 hrs p.m., chaque jour, dimanches exceptés.

Pour informations complètes et brochures descriptives du Manitoba, des Territoires du Nord-Ouest et de la Colombie Anglaise s'adresser à un agent du C. P. R.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel
Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANNY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts à la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
109 rue St-Laurent

Le Musée des Familles, publication bi-mensuelle, trée Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1889): Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15 rue d'Orléans, Paris (France)

Scientific American Agency for **PATENTS**

CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.
For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.
Voyez ses ameublements de salon depuis \$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00. Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE
1551, RUE STE-CATHERINE
(3ème porte de la rue St-André)
Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Pilules Antibillieuses.



Du Dr NEY
Remède par excellence contre les Affections Biliieuses; Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Mauvaise odeur, Etc.
Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit:

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibillieuses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.
Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.
Non-seulement j'ai fait un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais j'elles ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.
C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFICACE, ET INOFFENSIF.
Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT SEUL PROPRIÉTAIRE
L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.
PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

TIRAGES EN FEVRIER 1892 3 et 17
5134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000
Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10
Demandes les circulaires
S. K. LEFEBVRE, Gérant
51, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent
Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895
Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. Emery
Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentées à nos caisses
E. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel
A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.
MARDI 15 MARS 1892
PRIX CAPITAL - - - \$300,000
100,000 BILLETTS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETTS:
Billets complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes \$2; Vingtième \$1.
Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout
IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous palerons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express et de BILLETTS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.
Adressez :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible
Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGEES à lui adressées.
N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mille neuf cent dix-neuf.

"August Flower"

Peut-être ne croyez-vous pas ces certificats concernant l'August Flower de Green. Eh bien ! nous n'y pouvons rien. Nous ne pouvons pas vous faire entrer la conviction dans la tête, ni le remède dans la gorge. Nous ne voulons pas le faire. Votre argent vous appartient, ainsi que votre misère, et jusqu'à ce que vous ayez confiance dans notre remède, l'une pour le soulagement de l'autre, votre argent et votre misère seront toujours votre possession. John H. Foster, 1122 rue Brown, Philadelphie, écrit : Ma femme est une petite écossaise âgée de trente ans et de constitution délicate. Pendant les cinq ou six dernières années, elle a souffert de la dyspeptie. Elle devint si malade à la fin de chaque fois qu'elle mangeait, elle renvoyait le tout. Deux bouteilles de votre "August Flower" ont suffi à la guérir, la ou plusieurs médecins s'étaient déclarés impuissants à la sauver. Elle peut manger, de tout maintenant, sans maux d'estomac. Et tant qu'à la dyspepsie, elle se rappelle pas avoir éprouvé ses douleurs. (20)

MAISONS RECOMMANDÉES

HOTEL JACQUES-CARTIER
25, 26, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Kpargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
Architecte et Mesureur
897, RUE STE-CATHERINE
Entre les rues Delormier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
Té. 1800 MONTRÉAL

G. MANN
Ingénieur Civil et Architecte
Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846
EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

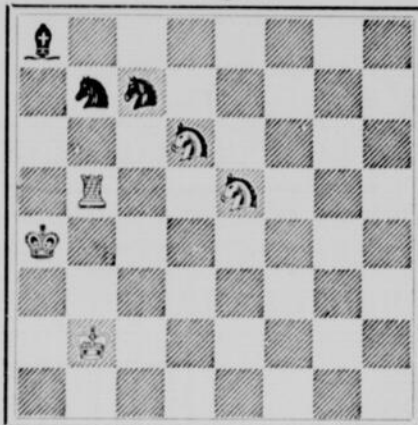
No 38.—ENIGME

Néron m'avait sur la figure,
Et Raphaël dans son pinceau ;
On m'exalte dans la sculpture
Comme dans le drame nouveau ;
Je suis aussi dans la nature,
Sur les cimes du mont géant,
Dans les flots au puissant murmure,
Et du rossignol dans le chant.
Mais hélas ! je suis éphémère !
À l'esprit comme à la bonté,
C'est un aveu que je dois faire,
Ils l'emportent en qualité !

No 26.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Meyer

Noirs—4 pièces



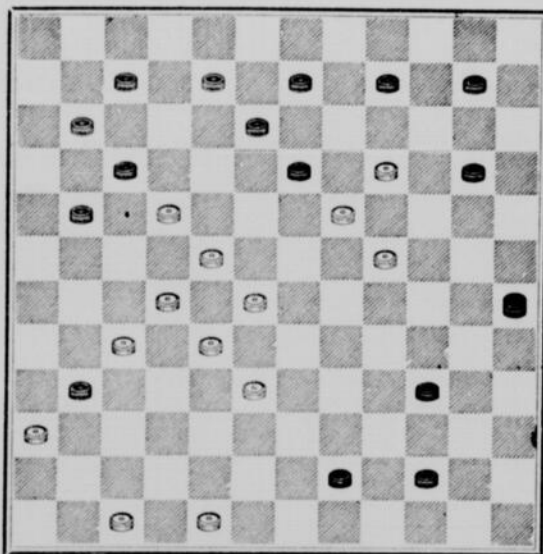
Blancs—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 26.—PROBLEME DE DAMES

Composé par un Amateur, Ottawa

Noirs—16 pièces



Blancs—13 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 25 SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS No 25

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
44 à 38	45 à 32	1 T 3 F	1 P pr T
57 à 50	56 à 57	2 C pr P, échec et mat.	
41 à 35	57 à 22		Si : 1 ?
28 à 2	54 à 41	2 F 7 C, échec et mat.	
2 à 42 partie gagnée.			

Solutions des jeux d'esprit No 37.—1. Le premier dictionnaire purement français est celui d'Aymar Rauconnet, vers 1620, puis est venu celui de Nicod.
2. Le refrain "plus on est de fous plus on rit" se trouve dans la scène II d'une comédie de Dancourt intitulée "Maison de Campagne." On l'attribue aussi à Chapelle.
3. Assomption.
Solutions justes du problème de Dame No 25.—MM. N. Ladouceur, Ste-Cunégonde ; F. Vermette, J. A. Bleau, Montréal ; Un amateur, Ottawa ; B. Desaulniers, St-Henri ; T. Brunet, Bis, Lachine ; Téléphore Leduc (No 24).

ST. JACOBS OIL



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO.
DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUMENT. ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.
En vente chez tous les pharmaciens, et
marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille.
Envoyé par la malle sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYE AND ON THIS

"THE DOLLAR" KNITTING MACHINE

Ask your sewing machine agent for it, or send a 3c. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR \$2. SEND to CREELMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

L'Hon. G. Edwards Lester

Ancien Consul des États-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., écrit ce qui suit :

New-York, le 1er Août 1886, }
122 E. 27th st. }
Au Dr. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass.,
Messieurs:—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engagent à faire l'exposé des faits suivants :
Ma carrière au collège, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sérieux et qui m'affaiblit tant, que, pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'hémorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nouveau pour expectorer. Pendant des années j'ai été entre les mains des plus habiles praticiens sans que cela servit à rien. Enfin j'entendis parler du

Pectoral-Cerise d'Ayer,

Dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour de rhume ou de mal dans la poitrine, et chaque fois invariablement, je fus soulagé. Ceci se passait il y a 25 ans. Avec toutes sortes de changements, dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, eu aucun rhume ni aucune affection de la gorge ou des poumons, qui aient résisté au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. D'après mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes; dans les cas aigus d'inflammation pulmonaire, tels que le croup et la diphtérie chez les enfants, la vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en légères doses mais fréquentes. Proprement administré, suivant vos indications, c'est un

Bienfait Sans Prix

Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de cas apparemment crus bronchites et toux, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du clergé et autres orateurs publics, parfaitement guéris par cette médecine. A vous fidèlement,

C. EDWARDS LESTER.

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens et Marchands de Médecine.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

V E N T E

DE
FEVRIER !

Ne manquez pas d'assister à notre
vente à bon marché de
FEVRIER !

Des marchés très importants sont
offerts au public acheteur, il s'agit
d'écouler le surplus de notre stock,
et nous le ferons à des prix des plus
avantageux pour le public.

JOHN MURPHY & CIE

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

à un prix et à un seul prix

Ret. Tel. 2193

Federal Tel. 58

L'INAUGURATION DU TUNNEL



STE-CLAIRE

complète et rendit le réseau du GRAND
TRONC et de ses lignes de raccourci, viz :
Le Chicago et Grand Tronc,
Le Detroit, Grand Haven et Milwaukee,
Le Cincinnati, Saginaw et Mackinaw
Le Toledo, Saginaw et Muskegon,
Le Michigan Air Line, etc.

Si vous allez à Chicago, au Michigan,
au Wisconsin ou dans les Etats de
l'Ouest, ne manquez pas de visiter cette
merveille de l'art des ingénieurs.

On émet des billets directs, vers les
points principaux du Canada et des
Etats Unis. Des chars-palats, Pullman
et Wagner, sont attachés à tous les
trains express. Des taux spéciaux sont
accordés aux touristes, durant la saison
d'été. Des billets périodiques et d'au-
tres facilités encore sont offerts à ceux
qui résident à proximité de villes.

Pour plus ample information s'adres-
ser à des agents de la Cie.

W. EDGARD, L. J. SEARGEANT,
Ag. gen. des Pas. Gerant-Gén.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les mala-
dies de la peau sont aujourd'hui d'un usage
général. Des cas nombreux de démangeai-
sons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés in-
curables, ont été radicalement guéris par
l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes
sortes.

Savon No 3—Pour toutes sortes de dartres

Savon No 5—Contre les taches de rousseur et
de masque.

Savon No 14 Surnommé à juste titre savon
de beauté, sert à embellir la peau et donner
un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie
essentiellement contagieuse disparaît en quel-
ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce
savon a déjà produit les cures les plus admi-
rables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les phar-
maciens. Expédiés par la poste sur réception
du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint Kustache, P.Q.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$7,091,833 87
Sécurité pour les assurés..... 1,916,136 80

BUREAU A MONTREAL, 134 RUE ST-JACQUES

ARTHUR ROGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et pro-
prietés de campagne assurées à de très bas prix.

LE

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Fournit tous les éléments du bœuf
nécessaires pour former la chair, les
muscles et les os.



J. R. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons,
Boas, Garnitures, Doubles, etc.

97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du
Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies
me conseilla d'essayer le " Régulateur de la
Santé de la Femme " du Dr J. Manville de
Manville, R. I., et après en avoir pris une
bouteille sans beaucoup de succès, j'étais de-
jà de l'idée de ne plus continuer. Mon amie me
conseilla de persévérer et avant d'en avoir
pris trois bouteilles je commençai à ressen-
tir un grand soulagement. Je continuai à
en faire usage et aujourd'hui je suis comp-
ètement guérie. Ce remède est le véritable
ami de la femme." A vendre chez la plu-
part des pharmaciens ainsi que mes " Fer-
maies Porous Plasters " (les seules empla-
tres recommandées par les meilleurs mé-
dicos) que j'envoie aussi par la maille sur
réception de 25 cents en timbres de poste
EVANS & SONS,
Agents pour le Canada

Abonnez-vous au **MONDE
ILLUSTRE**, le plus complet et le
meilleur marché des journaux de
Canada

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.
NOTICE
AUTOGRAFH OF
OF
THE GENUINE
HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

**COOKS FRIEND
BAKING POWDER**

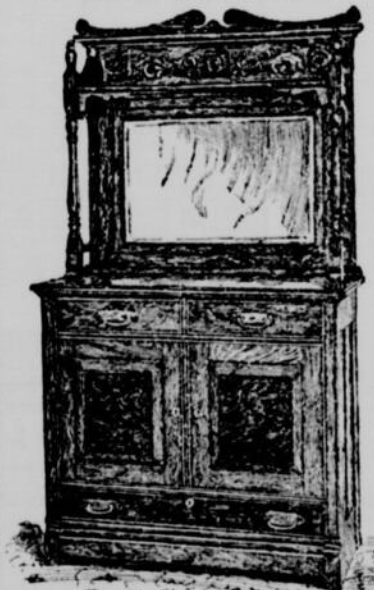
DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
coulé \$22.

Le plus beau choix de meubles en chene et
en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
Ne manquez pas de visiter cet établisse-
ment avant de faire vos achats.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Howell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (120 Queen St. W.) where adver-
tising rates are given.

**HAZELTON
PIANOS.**

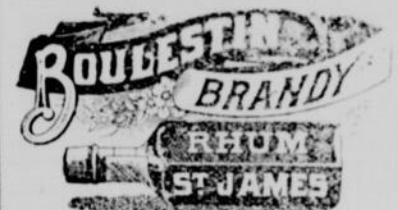
LE CHOIX DES ARTICES

Pas d'agents, veuillez vous adresser direc-
tement au magasin

L. E. N. PRATTE
1676
NOTRE DAME MONTREAL

Seul importateur des Pianos

Hazelton Fischer Don nion et Bellin et
des Orgues Eoh nne Pe'oubet et
Don nion



C. ALFRED CHOUILLON,
Agent General Pour le Canada. - MONTREAL

Le Remede du

PÈRE MATHIEU

Guérit radicalement et promptement
l'INTEMPÉRANCE et déracine tout desir
des liqueurs alcooliques.

Prix : \$1.00

**PILULES
DU
DR
WILLIAMS
ROSES
POUR
PERSONNES
FAIBLES**

Leur action spécifique se fait sentir principale-
ment sur le système générique de l'homme et de
la femme, auquel il rend leur vigueur perdue.
Il corrige et régularise en même temps les
irrégularités et suppressions dans le fonctionne-
ment de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés
mentales sont appauvries et que sa vigueur
physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui ren-
dront ses forces perdues, soit physiques, soit men-
tales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles
guérissent efficacement toutes ces irrégularités
et toutes ces suppressions qui amènent inévitablement une ma-
ladie si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours
à ces Pilules. Elles guérissent les excès et les
fautes de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également
les employer. Ces Pilules devraient également
les assurer la régularité de la menstruation.
En vente chez tous les pharmaciens, ou en-
voyés sur réception du prix (50c la boîte), et
s'adressant **THE DR. WILLIAMS MED. CO.,**
Brookville, Ont.